

action poétique

alain jouffroy
alain lambert
antoine marini
paul-louis rossi
denise zigante

jean-pierre faye
jérôme peignot
pierre roudy
henri deluy

38

POÈTES

traduits et présentés
par michelle loi

CHINOIS

et, traduits et présentés
par henri deluy, quatre poètes

TCHÉCOSLOVAQUES

(holan - novomesky - halas - holub)

wilhelm reich : manifeste "sexpol" (1936)

action poétique

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction : Andrée Barret, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Lartigue, Marcel Migozzi, Maurice Regnaut, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :

(toute correspondance)

Ed. P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :

Henri Deluy, 4, rue Raspail, 94 - Ivry-sur-Seine.

Publicité :

Ermès publicité, 29, rue Corneille — 91 - Montgeron.

DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5^e), MED. 41-16.

REGION LYONNAISE : Rhône-Diffusion, 48, rue Molière, Lyon-6^e, Tél. 24.82.65

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur. (Toute commande ferme ou dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94).

ALGERIE : S.N.E.D., 49 bis, rue Larbi-ben-M'hidi, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. Saint-Germain, Paris (6^e).

ABONNEMENT

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les premières pages de couleur de chacun de nos numéros).

Gérant : Henri Deluy.

Imp. P.J. Oswald - Honfleur

Dépôt légal 3^e tr. 1968

Prague	3
Poètes du peuple chinois, traduits et présentés par Michelle Loi	5
Onze poèmes tchécoslovaques	35
Alain Jouffroy : La seconde d'arrivée	46
Paul-Louis Rossi : Douze poèmes pour les jeux des vilains	57
Jeunes poètes (I) : Alain Lambert, Antoine Marini, Denise Zigante	64
 <u>DOCUMENTS</u>	
Union des Ecrivains	68
Wilhelm Reich, par Henri Deluy	70
Wilhelm Reich : Manifeste « sexpol »	72
Merveilleux	76
Lu sur les murs	78
 <u>CHRONIQUES</u>	
Jean-Pierre Faye : Théorie révolutionnaire et écriture manifeste	80
Jérôme Peignot : Les employés de l'Observatoire « Les quatre saisons » d'Arnold Wesker, par Pierre Roudy	86
Notes et informations	93
	95

Nous publierons dans nos prochains numéros :

- La poésie aujourd'hui :
 - Italie
 - Bulgarie
 - Cuba
 - Iran
- Jeunes poètes (II) : René Arnault, Christian Prigent, Geoffrey Squires.
- L'intellectuel révolutionnaire et ses responsabilités envers le tiers-monde, par René Depestre.
- Significations de « Tel Quel » ?, textes réunis par P.-L. Rossi et Jacques Roubaud.
- Pierre Unk, textes réunis par Denise Miège et Henri Deluy.
- Benjamin Fondane, textes réunis par Franck Venaille.
- Entretien avec Georges Mounin, par Henri Deluy et Franck Venaille.
- Le Surréalisme en tête : articles de Pierre Macherey, Lionel Richard (L'influence des romantiques allemands sur le Surréalisme), André Abrys, Henri Deluy, etc.
- Et des poèmes de :
 - Nicolas Gullien
 - Pablo Neruda
 - Charles Dobzynski
 - Maurice Roche
 - Wolf Blermann
 - Pierre Tilman
 - Guy de Bosschère
 - Gullevic
 - Oliven Sten
 - André Frenaud
 - Sergio Ottonelli
 - Lillane Atlan
 - Michel Vachey
 - Arthur Adamov

Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.

PRAGUE

Nous n'aurons jamais sans doute écrit à cette distance de l'événement. Le sentiment qui nous étreint (ni la colère, ni la résignation, ni l'indignation même), cette angoisse sourde, nous ne l'avons jamais oubliée et — faut-il le dire — elle nous habitait depuis des années avec une acuité jamais démentie...

Ainsi ce que nous redoutions depuis si longtemps vient de se produire. Cette crainte qui transpirait de nos paroles vient de retrouver son sujet. Un événement d'une simplicité redoutable : la fin brutale imposée à une expérience que nous considérions comme un modèle, nous voulons dire une forme possible où les forces nouvelles de la connaissance et de la critique pourraient s'exprimer et se mesurer à la réalité.

Nous avons — chacun le sait — des raisons particulières d'estimer et de soutenir l'activité de nos amis tchécoslovaques. Il n'est pas d'oreille pour entendre la condamnation que nous pourrions prononcer et nous n'avons le goût ni au conseil, ni à l'invective. Cet événement ne nous dicte même pas les termes de ce discours : de toute façon, nous l'aurions un jour ou l'autre prononcé, car ce débat n'est pas clos, pour nous, il ne fait que commencer, publiquement.

Ce qui nous paraît clairement, ce que cette victoire militaire par quoi le socialisme vient d'être bafoué démontre avec une sombre rigueur, c'est que l'on ne saurait acheter trop longtemps le bonheur futur à l'aide de la terreur politique. Car nous venons d'assister à l'effondrement idéologique d'une croyance. Et la nécessité s'impose de précipiter le passage de la foi au savoir, de la mystique à la connaissance. Ce que nous savons mieux aujourd'hui c'est que certains rapports, certaines analyses, fondés sur la conviction et les sentiments ne peuvent suffire à exprimer les choix et les ruptures essentiels.

Contre les simplifications dégradantes, il appartient à la jeunesse du monde, notamment, d'affronter et de résoudre ces problèmes.

**HENRI DELUY, CHARLES DOBZYNSKI,
PIERRE LARTIGUE, MAURICE REGNAUT,
PAUL-LOUIS ROSSI, JACQUES ROUBAUD,
BERNARD VARGAFTIG, FRANCK VENAILLE.**

Les poèmes qu'on lira ici risquent de sembler fort différents des productions de la poésie moderne en quelque pays que ce soit, mais ils risquent de décevoir aussi ceux qui se sont fait de la poésie chinoise l'idée stéréotypée que donnent certaines anthologies. En ce sens je ne saurais trop, reprenant par là les conseils de tous les grands amateurs de poésie en Chine, de Confucius à Guo Moro (Kouo Mo-jo) recommander à ceux qui n'ont pas l'esprit curieux, la sensibilité vive et le cœur pur, de ne pas ouvrir ce livre. Il passionnera, par contre, tous les autres : ceux qui y trouveront le document d'époque, l'illustration la plus vivante et la plus fidèle qui soit d'une grande page de l'histoire de la Chine, ceux qui aiment l'effort d'aller à la découverte de modes et de mondes nouveaux, où ni les fleurs et les oiseaux, ni les paysages et les légendes, ni les religions et les philosophies ne nous sont familiers. Les lecteurs de la collection des poètes des pays socialistes vibreront à toute page de l'enthousiasme de ses hérauts qui, pour la première fois dans l'histoire de la poésie et dans l'histoire, se confondent avec ses constructeurs. Je n'oublie pas non plus les autres, ceux qui n'ont cessé d'attendre des poètes de tous les orientes l'attitude de simplicité naïve qui refuse la recherche pour la recherche, mais atteint sous la beauté des mots et par elle l'essentiel de la dignité humaine, contre l'injustice et pour le bonheur. A chacun il

1. Ce texte et les poèmes qui suivent sont extraits d'un ouvrage à paraître dans la collection « La poésie des pays socialistes » dirigée par Henri Deluy, chez P.J. Oswald.

m'est nécessaire, tant est nouvelle l'entreprise de donner à des lecteurs français une idée un peu fidèle des poètes chinois qui leur sont exactement contemporains, d'éclairer certains points sur lesquels les faux-sens et contresens sont particulièrement faciles.

On trouvera ici des poèmes de poètes « ouvriers, paysans ou soldats », traduits de seize recueils tous édités entre 60 et 64, c'est-à-dire juste avant la crise que nous appelons la Révolution Culturelle, en fait en pleine naissance de cette Révolution, aux lendemains du Grand Bond en avant, qui réveilla brusquement, follement dit-on, 650 millions de poètes chinois, les « poètes du peuple » appelés à prendre la relève des poètes-mandarins, et chargés d'affûter l'arme la plus efficace de la Révolution : la culture.

Il est impossible de n'en pas dire un mot.

On sait que la politique culturelle de la République populaire chinoise, dès son avènement en 1949, est avant tout l'application et le développement des théories formulées à Yanan en 1942 par lesquelles Mao Zedong (Mao Tsé-Toung) demandait aux artistes et aux écrivains d'assurer la victoire puis la protection de la Révolution sur la base que « sans la littérature et l'art, même dans le sens le plus général qui soit, le mouvement révolutionnaire ne saurait atteindre à la victoire définitive ». Cette doctrine reprenait officiellement les vues de Lénine et l'exemple de Gorki. Je passe ici rapidement sur les heurts qu'une telle prise de position et de telles exigences à l'égard des intellectuels, alors tous issus de la classe bourgeoise ou des féodaux, provoquèrent dès l'abord et même avant l'heure où la République Populaire de Chine eût donné valeur officielle et impérative aux théories de Yanan. La politique culturelle de la Chine est depuis 1949 un effort continu et souvent contradictoire pour la conquête des intellectuels à la cause révolutionnaire, puisque

non seulement on ne saurait se passer d'eux, mais qu'elle tombe dans les plus grands dangers si elle se les aliène. Les « Cent Fleurs » cherchent à faire tomber les dernières défiances des intellectuels progressistes à l'égard de la République. Mais comme cette politique même a entraîné un libéralisme qui semble tout à coup dangereux tant à cause de la « leçon de la Hongrie » que des attaques souvent vives de certains milieux intellectuels à l'égard du Parti et de la République, une immense et sévère « campagne de rectification » ne tarde pas à suivre, et c'est en 1957 le « Grand Bond en avant » qui, outre ses aspects purement économiques, mobilise du même coup les écrivains pour la Révolution.

Si on envoie les écrivains et les artistes dans les campagnes et dans les usines, ce n'est pas tant que leurs bras soient d'un irremplaçable secours : c'est qu'on cherche plutôt à liquider certaines positions influentes des opposants, qui sont souvent de grands noms de la littérature, en les privant en quelque sorte de leurs troupes et de leur crédit. Le temps des patronages littéraires est révolu en Chine. Parallèlement, une immense campagne est menée par le Parti pour encourager à la création littéraire et artistique (Et l'on sait que la poésie tient en Chine depuis toujours la première place en ce domaine et peut-être même dans toute la vie courante et profonde) toute une génération de « poètes du peuple » pris dans le peuple, et non plus seulement dévoués à sa cause.

Ainsi assistera-t-on en 58 et 59 à un déferlement d'œuvres (880 millions de juin à octobre 1968 !) dont on n'a l'exemple nulle part au monde.

Il est facile, là aussi, de ne pas comprendre. On a souvent confondu l'ensemble des mouvements culturels chinois avec le « Proletkult » et on y a vu les mêmes dangers. En fait, pas plus que pour

Lénine et Gorki, qui restent les maîtres, il n'a jamais été question pour le théoricien de Yanan de donner au peuple de Chine, trahissant par là des tendances à une « démagogie ouvriériste » et au mépris du peuple, un art de basse qualité intellectuelle et artistique, toujours assez bon pourvu qu'il servît la propagande. Ce qui est vrai c'est que Mao Zedong distingue comme critères de la valeur d'une œuvre le haut niveau idéologique et le haut niveau esthétique. Mais si le premier a prééminence sur le second, car l'œuvre mauvaise idéologiquement et bonne esthétiquement est infiniment nocive, tandis que l'œuvre bonne idéologiquement et mauvaise esthétiquement n'est qu'inexistante, il n'en reste pas moins vrai que les deux sont absolument et impérativement nécessaires. C'est qu'il faut à tout prix créer la nouvelle culture socialiste et, pour délivrer la jeunesse et le peuple ouvrier de ses maîtres bourgeois de la pensée, promouvoir chez les travailleurs leur propre « intelligentsia » comme le voulait Gorki. C'est de cette façon seulement, en effet, que seront surmontées les contradictions entre les intellectuels et le peuple puisqu'ils deviendront peu à peu — mais le plus vite possible ! — une seule et même classe. Or les conditions semblent réunies : non seulement la jeune génération, qui n'a pas eu le temps d'être marquée par les tabous et les révérences de l'ancien monde semi-féodal et colonisé, a reçu la formation intellectuelle et idéologique la plus poussée, mais les moins jeunes et les plus vieux aussi sont presque tous des étudiants « de temps épargné » (entre les heures de travail, dans les moyens de transports, la nuit, voire sur leur lit de malades) tant ils ont hâte d'apaiser une faim millénaire de culture. Cela ne veut pas dire qu'ils atteignent du premier coup à la maîtrise. Il est bien évident que sur un tel nombre de nouveaux écrivains il ne serait difficile à personne de présenter la « preuve » que les « poètes du peuple » ne valent rien. En fait, en quelques années les premières criti-

ques, la montée des exigences et du niveau des lecteurs, l'étendue colossale du choix réduiront la quantité de productions et élèveront très sensiblement le niveau général. Les poèmes qu'on lira ici sont des années qui suivirent. S'ils sont un choix, je l'entends beaucoup plus des Chinois eux-mêmes, dans la mesure où ils ont publié celui-ci plutôt que celui-là, que de mon propre fait : parmi les recueils publiés c'est le hasard qui a porté entre mes mains celui-ci plutôt que celui-là. Mon rôle ne joue que sur la cinquantaine de ceux que j'ai pu obtenir en plusieurs années de quête assidue et variée dans ses moyens. Encore, même parmi eux n'ai-je pas tant suivi mes goûts que le souci de représenter les divers styles, les divers métiers, les diverses provinces. On verra que certains de ces poèmes sont fort beaux et tout à fait dignes de démolir l'idée reçue (on ne sait d'où puisqu'on n'en a jamais rien publié) que la poésie chinoise actuelle ne vaut rien.

Je sais bien quelle stupeur ironique peut accueillir les rêveries poétiques du petit soldat qui consacre l'heure tranquille d'avant-dormir à noter les bruits et les couleurs du crépuscule. Ridicule aussi l'ouvrier qui se fait poète « à côté de sa machine », ou le paysan qui vient de déposer la palanche, nous sommes, nous, d'un temps et d'un pays où il vaut mieux cacher de telles faiblesses et de tels besoins, qui, réservés aux spécialistes, deviennent chez eux la marque du génie. Or tous les poètes dont on trouvera les noms ici sont inconnus ou, presque. J'aurais aimé pouvoir présenter chacun d'eux au moins en quelques mots : c'est impossible. Les préfaces, lapidaires, ne rapportent jamais rien d'autre que le court récit de leur aventure : c'est le Parti qui les a poussés à écrire, ou à oser publier ce qu'ils avaient déjà écrit, quelquefois il les a entraînés et formés. Il arrive que se trahisse entre les lignes la joie de la réussite, il arrive aussi qu'on avoue la lutte qu'on a dû mener contre l'ivresse du

succès et la tentation — rigoureusement condamnée — de la notoriété personnelle. Voilà, je crois, tout ce qu'il était nécessaire de dire des circonstances dont est née cette poésie. Il faut les bien connaître pour la bien comprendre, et se garder de comparer hâtivement une situation avec une autre, à laquelle il se peut qu'elle s'oppose seulement par certains aspects, riche par d'autres en fait d'analogies plus fondées. C'est pourquoi je n'impose aucun jugement, me contentant de donner les faits et d'apporter des documents authentiques. Les passions brûlantes de l'actualité rendent bien difficiles l'objectivité et l'esprit de justice : je serais heureuse d'y avoir aidé ici, beaucoup plus d'ailleurs par les poèmes mêmes que par leur présentation, mais, sur ce point, je ne me fais guère d'illusions. On ne verra pas la réelle beauté de ces poèmes, et ce n'est pas tout à fait ma faute.

On sait que la langue chinoise a des ressources poétiques très riches. Les plus évidentes sont ses caractères, et les modulations variées de ses quatre « tons » de voix, qui font de toute phrase chinoise une chanson dont la mélodie est impossible à rendre. Ainsi les plus plats en apparence des poèmes modernes gardent-ils le charme d'une chansonnette populaire pour le moins. Ce sont ces modulations, certains procédés simples et traditionnels de la poésie chinoise (les parallélismes, les jeux de mots, de sens, de sons), la simplicité de la langue poétique moderne à mi-chemin entre l'impressionnisme de la langue classique qui juxtapose les images et les mots sans articulation syntaxique ni catégories grammaticales et la simplicité du style parlé, le don authentique de poésie aussi, commun à tous les peuples d'Orient, où la poésie et la vie sont si étroitement mêlées, c'est tout cela qui explique que tant de bons poètes aient pu si vite jaillir, la nouvelle société aidant, d'un peuple hier massivement illettré. Cela ne diminue en rien leur valeur, mais rend bien

difficile la tâche de traduction. J'ai essayé de conserver autant que possible la simplicité du style qui est le fait de tous (sauf de Ruan Zhangjing et de Xiao San, dont la concision toute classique tourne facilement à l'ésotérisme) mais je n'ai pas toujours su préserver de pair la fraîcheur des images, qui suppose la limpidité du vocabulaire, et les résonances du symbolisme chinois, qui supposent la recherche et le fini. Le symbole, traduit, est simpliste ou obscur. La naïveté, traduite, est caricature. De plus, les poètes de ces temps ont abandonné fièrement « le fatras occidental » qui leur venait de leurs pères et de leurs maîtres, les poètes de la génération du « 4 mai 1919 », les premiers poètes de « langue parlée », disciples des grands poètes de chez nous. Pour quelques-uns de ces poètes du peuple qui restent fidèles au vers libre, tous les autres retrouvent les rythmes classiques (à l'exception des formes complexes des Tang ou des Song auxquelles Mao Zedong, Guo Moro et bien d'autres grands lettrés restent fidèles) et ceux des chansons populaires. J'ai essayé de rendre compte de cette tendance. Il va de soi que si j'ai pu quelquefois sauver les rythmes, je n'ai pu, sauf en de rares exceptions, respecter le schéma des rimes.

J'ai dit du monde chinois combien il est autre. Il m'a semblé qu'il n'était possible d'en retrouver la profonde ressemblance humaine avec le nôtre qu'en en respectant rigoureusement les différences les plus pittoresques et les plus savoureuses. Je n'ai pas remplacé — ce qui s'est fait quelquefois sous prétexte de transposition dans la sensibilité occidentale — les pêcheurs par des pommiers et les « mei » par des myosotis. J'ai respecté la couleur des oiseaux et leur étiquette scientifique, en évitant pourtant de charger le texte même du poème d'un mot barbare à consonance latine. Il faut qu'on n'ait pas la paresse de recourir aux notes qui éclairent les légendes, les modes de penser religieux ou philosophiques, tout

l'héritage culturel, dont on verra combien il est important, et à quel point il n'est pas refusé, mais seulement réévalué selon des critères nouveaux.

Qu'on ne cherche pas l'ordre dans lequel j'ai présenté ces poètes. Il n'avait pas grande raison d'être alphabétique ou chronologique. J'ai donc préféré adopter en gros la division des trois groupes traditionnels des ouvriers, des paysans et des soldats. Mais je ne les ai pas séparés car ils ne se laissent pas séparer : beaucoup de paysans sont d'anciens soldats ou marins, beaucoup d'ouvriers vivent en pleine nature, mêlés à la vie des paysans, et si je n'ai pas été embarrassée pour les poèmes à l'intention des enfants, puisqu'ils chantent les travaux des champs, que fallait-il faire des poèmes pittoresques qui exaltent les merveilles de la Chine, terre des montagnes et des fleuves, d'autant plus belle que le socialisme y fait briller un incomparable printemps ?

S'il m'est permis maintenant de donner mon avis, de tant de pages que j'ai traduites avec la joie de penser qu'elles seraient une voie de communication de plus, par-dessus toutes les frontières de tous ordres, je serais tentée de dire que ce sont celles où, sous le chatoiement des belles images classiques, se concentre fortement l'essence précieuse de la « circonstance » au sens où Paul Eluard l'entendait, au sens où la vivait Du Fu (Tou Fou), un des plus grands poètes de tous les temps et le grand poète réaliste modèle de la Chine nouvelle (... sa tristesse exceptée !).

Peut-être bien que ce sont justement ces poèmes-là qui déplairont, choquants de mêler brusquement au cristal de la lune, à la nacre des nuages, à la blondeur des blés, la ferveur d'une déclaration qu'on dira politique, quand elle est d'abord une gratitude émerveillée, une conscience aiguë des rapports qui régissent le monde nouveau qui leur a été donné et dont ils

poursuivent la conquête. C'est cette fusion étroite du symbolisme (chinois s'entend...) et de la réalité vécue qu'on peut le plus aimer, ou le plus haïr chez les « poètes du peuple », mais il n'est pas possible en tout cas d'en nier ni la sincérité ni la pureté. Et c'est à nous de montrer que nous sommes capables de les comprendre, à tout le moins.



yan zhen

les bambous

O bambous, armes vertes de la révolution,
Qui mieux que vous comprend la victoire de la
Chine ?
Bambous, merveilleux pinceaux des grands
historiens,
Qui laissa mieux que vous d'aussi clairs
témoignages ?

L'Asie dormait encor dans sa profonde nuit
Que déjà vous bruissiez dans ses rêves confus.
On vous damait en routes de bras furieux,
L'âcre sueur lavait la boue de vos montagnes,

Les fêtes se paraient de vos rouges tonnerres,
Vous sonnerez les échos des tragiques serments,

Dix mille fois les feux d'alarme vous flambèrent
pour la Révolution,
Chaque trace de balle rappelle un combat
meurtrier.

Les vagues du Fleuve Jaune ont lavé le sang de
vos franges rouges (1)
Les nuits pluvieuses du Baishan ont délavé vos
verniss neufs,
Vous avez entendu gronder le Dadu (2) de ses
eaux de tonnerre,
Le Wuzhi vous montra ses arcs-en-ciel de soie ;

Dans les satins du Xiang vous glissiez en radeaux,
Sur le Qiling semblable à la nue en colère vous
plantiez des drapeaux,
Parmi les monts neigeux vous souteniez les tentes,
Dans la Terre des Herbes aux soldats de la
Marche vous portiez les fardeaux.

Aux bords des eaux du Gang vous tourniez dans
le vent,
Dans les monts entassés du Min vous rougeoyiez
sous les brusques ondées,
Dans la plaine de la Huai j'ai frôlé vos touffes
semblables à des torches,
Parmi les joncs du Hong brillèrent vos attaques-
surprises comme des étoiles filantes,

(1) Des lances et des hampes de drapeaux en bambou.

(2) Dans le Sichuan (Sétchouan). Le poète retrace ensuite l'itinéraire de la Longue Marche.

Dans les volutes de brume vous avez salué les
aurores du Grand Fleuve,
Dans l'onde fauve des sables vous avez salué les
soleils du Gobi,
Dans les cris de chevaux vous avez traversé les
givres de la Plaine,
Au sud sur les tambours vous avez célébré la
Fête de la lune (3),

Vous avez brisé des seigneurs terriens combien
de grandes portes
Vous avez attaqué des mandarins combien de
bourgs solides,
Vous avez défoncé des oppresseurs combien de
fronts d'acier
Vous avez détruit les murs de bronze de
combien de prisons d'esclaves,

De combien de puissants avez-vous dispersé les
trésors,
De combien de bandits rasé les palais,
Renversé secousse par secousse combien de
montagnes féodales,
Sur la route sauvage de la Révolution déraciné
combien de ronces ?

C'est vous qui pour l'antique Chine noire comme
laque
Avez ouvert la baie où passe un souffle frais,
Qui, face au monde ancien aux hautaines menaces,
Avez osé l'assaut qui remue ciel et terre.

(3) Fête de la nuit de la mi-automne, le 15 du huitième mois dans le calendrier lunaire.

C'est vous qui reprenant les rêves des ancêtres
Avez démantelé la vieille société
C'est vous qui sous la pluie des balles annonciez
les lumières de l'est,
C'est vous qui sous les coups du canon ouvriez
l'ère du peuple.

Vous nous avez donné la foi en la victoire,
Vous nous avez donné l'arme modernisée,
Vous nous avez donné les voûtes azurées,
Vous nous avez donné les terres qui verdoient,
Vous nous avez donné la vie juste et paisible,
Vous nous avez donné l'air de la liberté,
Vous nous avez donné la belle République,
Vous nous avez donné la grandiose raison.

Bambous je vous entends chuchoter doucement.
« Le monde entier connaît votre puissant
courage ».

Bambous je vous entends crier à haute voix.
« La force de tout faire est dans la main du
peuple ».

Entendez les rumeurs du ciel et de la terre :
Tant de bambous encor gémissent dans le vent,
Mais les bambous de Chine, armes révolutionnaires
Se font roues de voitures et sabots de chevaux.

Bambous je vous entends répondre à haute voix :
« Le Grand Fleuve du peuple a forcé son
passage ; »

Bambous je vous entends rire à puissants éclats :
« Vous avez déchiffré l'énigme du bonheur ».
Dans la Révolution chinoise rien d'étrange,

Vlan ! vlan ! comme un vol de manguiers
s'égaillent. (4)

Une aire achevée et encore une aire,
Les perles en tas se poussent, se pressent,
A battre le grain de cette façon
Quel goût il aura !

Sous les yeux s'empilent tas d'or et d'argent
Tout le monde rit de tout son visage.
Quelle chaleur au corps !
On n'a pas besoin du souffle du vent ! (5)

école de nuit

Dans le Sud courte est la nuit de mars.
Qui voudrait aller dormir tôt ?
La houe pendue, la faux rangée,
Dans la ruelle on chuchote tout bas.

On prend le pont de pierre, sous la brume des
saules,

(4) L'oiseau du manguier ou rossignol de Chine : « cettia cantans ». Le ventre est blanc, la tête jaune, les ailes brun-vert, la queue longue et jaune. C'est un favori des poètes chinois pour la beauté de sa voix modulée, mais une espèce très commune de la campagne chinoise.

(5) On est si heureux que le plaisir d'un souffle de vent frais est un luxe inutile. (On a son plein de joie).

Les lampes font briller les pêcheurs frémissants.
L'école du peuple est là ; ouverte à deux battants,
Accueillant les membres de la commune.

Auprès du village les flots du fleuve bruissent,
Dans le village les voix studieuses résonnent.
Tous les cœurs sont pris dans les pages des livres,
Comme charrues fouillant profond la terre.

Pour achever le nouveau livre
Qui ne dépenserait la courte nuit de mars ?
Sur le seuil un pêcher entrouvre une fleur rouge,
La lune oblique à l'ouest en douce. Ils ne voient
rien.

chanson du soir dans le village du fleuve

Des brumes flottant parmi le vert épais des saules,
L'or du soleil couchant blondit le flanc des rives.
Des vagues infinies roulent sous les nues pourpres,
C'est le champ merveilleux, dur labour des
pêcheurs.

L'équipe des pêcheurs paraît, sortant des brumes.
Les voiles au retour sont des lotus qui s'ouvrent.
Les enfants sur les seuils sautillent en riant.
« Le vin est chaud ! Vite poussez la rame ».

Des lointains sommets monte la brume du
crépuscule,

La faucille de la lune s'est accrochée au mât.
L'approche des pêcheurs fait redoubler les voix.
Tout le village est là, les mines épanouies.

D'où vient que ce bateau est si lent à rentrer ?
Regarde : il est chargé de monts d'or et d'argent.
Mais les pêcheurs, la main sur les yeux,
s'émerveillent
Que le ciel constellé ait fait plus belle prise.

le grand fleuve coule sous ma fenêtre

Le Grand Fleuve (6) roule sous ma fenêtre,
Roule le flot de ses houles d'or blond.
Le Fleuve roule en rumeurs chaleureuses
A travers toute ma patrie.

Chaque matin au point de l'aube,
La voix de ses flots me harcèle.
Chaque fois que tombe le soir,
Le bruit de sa houle m'endort.

La voûte claire de dix mille li
Coule verte sur sa surface.
Le remous des nuages noirs
Met des tonnerres dans ses vagues.

(6) Le Yang zi (Yang tsé kiang) ou Fleuve Bleu, ou Grand Fleuve.

Lui, l'éternel et l'infini
A chaque lever de soleil rouge,
Elargit son sein généreux,
Libérant dix mille bateaux.

Il tourbillonne infatigable,
Et chaque vague en presse une autre,
Entre les vagues de l'histoire :
Qui songerait à l'arrêter ?

Il nourrit ses deux larges rives
Baignant le grain de riz qui fleure,
A chaque épi couleur de l'or
Il dispense sa nourriture.

Près des chaumines villageoises
Sur la digue ombragée de saules
Ecoutez combien sa chanson
Garde son charme inoubliable.

Son ruban de dix mille li
C'est la corde du qin d'Asie (7)
Sa merveilleuse mélodie
A l'est à l'ouest qu'on l'écoute !

Ses accents puissants et sévères
Comme des vents rudoient la plaine ;
Nuit et jour sans arrêt résonne
Sa voix qui gonfle de tendresse.

(7) Le qin (k'in) est une sorte de luth. Très apprécié des poètes anciens il donne la plus pure et la plus belle de toutes les musiques.

Il traverse les nuits de lune,
Traverse les aurores rouges,
Traverse les cris des orages,
Traverse l'éclat du soleil.

Roulant, roulant comme un déluge,
Jour et nuit toujours il m'émeut.
Par le petit bout de fenêtre
Je tâte son pouls vigoureux.

Le Grand Fleuve roule sous ma fenêtre
Roule le flot de ses houles d'or blond
Le Fleuve roule en rumeurs chaleureuses
A travers toute ma patrie.

berceuse du pays des soviets (8)



lu qi

Là-bas les fusils tiraillent
Sur le seuil la pluie voltige.
Maman ne permet pas que son cœur brisé pleure,
Et chantonne pour son trésor :
Do, do

(8) La zone d'occupation de l'armée rouge pendant la guerre de libération de la Chine. Je crois important de noter que j'ai respecté absolument les rythmes du poème. (Le seul vers très long de chaque strophe n'est pas un artifice de traduction).

Do, do
Mon trésor dormira vite,
Mon trésor dormira tôt.

Les bandits blancs ont tué ton père.
Il est parti, c'est sans retour.
Sous le couteau de l'ennemi il n'a pas plié le genou.
Ferme il a préféré la mort.

Do, do
Do, do
Mon trésor dormira vite,
Mon trésor dormira tôt.

Quand tu te seras endormi,
J'irai retrouver mon groupe.
Je reprendrai le fusil que ton père a porté,
Dans le bataillon de défense.

Do, do
Do, do
Mon trésor dormira vite,
Mon trésor dormira tôt.

Pour la terre des soviets
Pour la société nouvelle,
Le cœur rouge d'une révolutionnaire ne saurait
Do, do reculer.
Do, do
Mon trésor dormira vite,
Mon trésor dormira tôt.

Do, do
Do, do

les cheminées

Hautes, hautes vers les nues blanches
Elles roulent des fumées noires.
Quel arbre aura jamais leur taille,
Quel bambou sauvage leur charme ?

Elles ne sont que des bras de fer
Signalant le mot d'ordre au ciel ;
Elles ne sont que grands pinceaux
Calligraphiant les beaux printemps de la patrie.

mon cheval bondit en avant

(D'un métier à tisser)

Mon métier c'est mon fier coursier,
De son battant j'ai mon fusil,
De son ensouple mon épée,
De ses courroies je fais mes guides.
Ses moteurs sont sa tête fière.

Je manie l'épée, tiens les guides,
Le cheval file comme le vent.
Un millier de tours par minute :
Le drapeau rouge est sur les cimes.

après la pluie

Cette pluie soudaine comme elle est venue ici à
grands pas !
Sur le coteau vert tendre et la montagne bleue
Quelles traces a-t-elle laissées ?
Les perles accrochées aux branches des arbres.

Pluie et nuages enfuis, par le ciel grandi l'air
s'avive.
O ma patrie, depuis si longtemps que je te
contemple
Toutes les gouttes de pluie sur toi laissées
Toutes reflètent un soleil éclatant.

dans la montagne au crépuscule

Juste à l'heure du crépuscule
La brume emplit le creux des monts.
Les maisons neuves des bâtisseurs
Sont sur la route près du pont.

Sur le pont des ombres par couples.
Contemplant les flots agités.

Quelque enfant s'accroche naïf
Par les deux mains à leur côté.

Une jeune fille muette
Garde son amour dans ses yeux
Peut-être parmi les montagnes
Ira-t-elle se marier...

Mariage : à l'est à l'ouest on part.
La route va au nord au sud.
A son côté marche un enfant,
La maison est près de la route...

Car les amours des bâtisseurs
Se construisent sur les grand-routes
Les camions brillants les emportent
Et le printemps les pousse avant.

d'un camion, pensées poétiques...

Sur les bas-côtés acacias et saules
Par milliers et milliers m'accompagnent.
A l'ombre du long couloir vert
La route à l'infini se perd.

Des camions vont, des camions viennent,
Le printemps part, l'automne arrive ;
Les fleurs passent les fruits se forment,

Les bâtiments lèvent de terre,
Les mers de blé se font monts d'or,
Dans les déserts des fumées d'hommes.

Je regarde par la fenêtre
Dix mille li de monts et fleuves.
Mes roues laissent comme un ruban
La marque des pneus sur la route
Mesurant la terre de la patrie
Le bonheur et la liberté.

Les arbres, c'est nous qui les plantons,
Les champs nous qui les récoltons,
Les maisons nous qui les couvrons,
Les routes nous qui les réparons.
Et si tu demandes : A qui tout cela ?
Eh bien à moi, à toi, à tous !

Quand je quitte mon camion pour un nouveau
chantier,
Secouant toutes les poussières,
Le chant de combat que tout haut j'entonne
Des millions le chantent d'une seule voix !

sous la lune

La voix des grenouilles sous la lune, c'est le flux
montant
Du printemps bruyant dans les rizières.

Dans l'étang les poissons s'éparpillent
L'algue saute sur leurs queues rouges.

Quel calme est tombé tout à coup !
On dirait que des hommes viennent !
Au vent léger on entend rire ;
La réunion est finie, on raccompagne le secrétaire.

Les grenouilles épient les pas
Qui tambourinent tout près d'elles.
Une bouffée de cris joyeux
L'a suivi jusqu'au petit pont.

Entrevoyant son clair visage
Une carpe a bondi de peur,
Trompée par l'éclat de la lune,
Elle plonge dans le ciel d'argent.

zhang yongmei

le printemps nouveau

L'arbre fauché par le canon
Lance à nouveau des bourgeons verts ;
La source prise par le gel
Chantonne à nouveau vers le val.

La pluie baigne le sol grillé,
Le coucou matin et soir chante,
Le chariot file par la sente.
Aux champs s'affairent les semeurs.

Chaque matin des fleurs nouvelles ;
Jour après jour les blés plus drus,
Le soleil lustre la nature,
Vainqueur enfin des froids cruels.

Mais les canons à nouveau grondent,
Les feux n'éclatent pas bien loin.
Si mal faite est la mappemonde.
Aux Yankees le printemps n'est rien.

Il faut pourtant que tout prospère.
Qui peut emmurer le printemps ?
Nos fusils et nos revolvers
Saluent le printemps combattant.

la grande mer gronde

La grande mer gronde
La grande mer gronde
Plus violente que le tigre en fureur,
Voyez quels monts échafaudent les vagues,
L'une sur l'autre abruptes se haussant !

La grande mer gronde

La grande mer gronde
Plus qu'un lion orgueilleuse et farouche
Le soleil s'enfuit devant elle
Sous un épais couvercle de dix mille nues noires.

Tu peux gronder, la mer !
Ton vent furieux nous met en joie.
Il nous forge notre courage
Il est la meule affilant notre épée.

Tu peux gronder, la mer !
Notre regard fait de toi une mare ;
Nous allons dans les bords terrifiants des vagues
Ouvrir sa route à la victoire.



sun youtian

le cheval volant annonce la victoire

(D'une affiche à la porte de la mine)

Valeureux coursier
A rouge crinière,
Long hennissement,
Vent de quatre sabots,
Tu t'envoles au fond des nuages diaprés.
Selle d'or
Etrier d'argent.

A l'ouvrier te chevauchant
Une lampe éclaire la route
Haut arc-en-ciel étincelant.
Dans sa main dix mille tonnes de pétrole

de l'autre côté de la terre

Debout dans les gouffres du puits,
Je pense à mes frères de l'autre côté.
Nous, nous creusons pour le bonheur,
Mais eux creusent pour leur misère.
Non !
C'est pour creuser la tombe de Wallstreet !

En Amérique
Les puits sont d'effroyables geôles.
Sueurs et sang souillent les fosses.
Dans la ruelle un enterrement,
A l'entrée du puits cris de femmes.
Et cela seul
Est témoignage.
Les voix de la menace grondent,
Les pleurs sourdent du fond des ruelles,
Combien de mères n'ont plus d'enfants,
Combien d'enfants n'ont plus de pères ?
Le sang coule dans les rigoles,
Les wagonnets charrient les morts tombés sous
l'injustice.
Le fouet des contremaîtres se régale de sang,
La porte de la cage s'ouvre droit sur l'Enfer
Où pour un seul quignon de mauvais pain noir
Le père envoie son enfant tout petit.

Non, ce n'est pas un puits qu'ils creusent,
C'est la dette de sang,
C'est la haine.

Quand le puits aura duré et duré
Le feu y prendra bien plus vite.
Sous les profondeurs de la terre
Un vent terrible hurlera,
Dans l'éclatement fou des bombes
Tout pareil au feu des étoiles !

poèmes pour les enfants

Extraits de *Il faut ramener l'eau aux digues*, recueil de poèmes pour les enfants, de provinces et d'auteurs variés, souvent aussi anonymes (Shaonianertong chuban, Shanghai, 1960).

travail de nuit

Fleurs de sarrazin rougissent l'hiver,
Papa et maman travaillent de nuit.
Sous la lune on fait vite la moisson.
Dans les champs les faux rapides s'affairent.
Maman fauche vite, vive vivement.
Papa bat le grain : ping ping et pang pang !
Moi dedans mon lit j'ai le cœur battant.

la maisonnée

Le petit chien jaune est seul à dormir
Mais dans la maison il n'y a personne.
Pépé sur la route cherche le crottin,
Mémé trie les graines du marais du sud,
Papa de sa charrue retourne un coin neuf,
Je cherche des légumes sauvages pour nourrir les
porcs,

Le petit frère court attraper les rats
Car la maisonnée a fait un concours
A qui servira le mieux la commune.

mémère la lune

Mémère la lune
Tout là-haut juchée,
Rigole, rigole
A lorgner en bas.
Qu'est-ce qu'elle lorgne ?
De nuit on moissonne !
Rigole de quoi ?
Ces gens-là, comme ça, qui ne dorment pas !

le grenadier

Grenadier
Aux fleurs rouges,

Au galop sur mon bambou je m'en vais voir la
grand-mère.

Non pas pour goûter !

Ou pour boire le thé !

Mais pour la prier de tresser un petit panier

A crottin.

Tôt levé

Partout vais

Entassant toujours lingot sur lingot.

Abonnez-vous !

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

onze poèmes tchécoslovaques

Quelques poèmes. C'est, une fois de plus, le moyen que nous avons de prêter une main forte à qui nous a donné sa confiance. A qui poursuit ce combat dont nous partageons les fins et les contours essentiels. Quelques poèmes, comme brides sur blessures. Bris de verre jusqu'à l'usure.

C'est aussi un rappel. Celui de notre insistance et qu'à insister ainsi nous revenons sur un tracé direct : ce ton que donne l'écriture demeure, ici, de nos premiers soucis.

Nos lecteurs savent assez l'importance que nous attachons aux textes de Vladimir Holan (1), de Laco Novomesky (2). Les poèmes de Frantisek Halas (3), né le 3 octobre 1901 à Brno, en Moravie, mort à Prague le 27 octobre 1949, sont de la même eau : celle qui naît aux sources mêmes du langage, de ses frictions, et que troublent les tensions extrêmes des sentiments et de l'histoire. Miroslav Holub, né le 13 septembre 1923 à Pilsen, représente ici une nouvelle génération, celle qui, précisément, est aujourd'hui à l'œuvre dans la situation qui nous préoccupe.

H.D.

-
1. Recueils publiés en France : « Douleur », traduit par Dominique Grandmont (P.J. Oswald) — « Une nuit avec Hamlet », traduit par Dominique Grandmont (Gallimard).
 2. « Villa Tereza et autres poèmes », traductions d'Henri Deluy et François Kerel (sous presse chez P.J. Oswald).
 3. Poèmes extraits d'un volume en préparation (collection « Poètes d'aujourd'hui ». P. Seghers).

à nous aussi

Précoce printemps... Printemps si peu assuré
Que le doute fournit les premiers rameaux...
Si l'on craint que l'éternuement de la morgue
Ressemble à la neige et qu'il gèle encore
Avec quoi s'acharner à réconcilier l'avare soleil ?
La mélancolie sans liberté
N'est toujours qu'au commencement...
Un manque dans la poitrine et le ventre du pays.
Il nous manque beaucoup quand nous aimons :
Un tel amour ou l'oubli de soi-même...

qui sait

Vous avez posé pour moi sur un livre
Vos nattes coupées, vos sourcils arrachés,
Et seulement parce que mariée
Vous vous montrez dans une robe à la mairie
Et dans une autre à l'église.
Mais aussi parce que vous avez peu de linge
Que vous devez chaque semaine faire la lessive.
Le marié vend-il déjà la vieille chambre à coucher ?
Potenciano, qui sait si les larmes
Se reconnaissent ailleurs
Que là où rien ne les arrête !

prière

Si tu t'en vas par l'orageuse nuit d'hiver,
Tu sentiras : la femme, c'est le coït,
Cependant quelqu'un, toutes les nuits,
Essaie de croiser une écharde du chêne de
Dodone

Avec celle d'une croix de Jésus-Christ.
Le voilà puni : l'angoisse... L'angoisse
Qui puise dans le poids écrasant de l'attente.
D'une plus haute angoisse.
Prie pour lui !

laco novomesky

sous la fenêtre

Sous l'amas des vieilleries abandonnées,
Près des journaux froissés
Que le vent seul feuillette,
Près des tessons éparpillés sous la fenêtre
Est apparu un,
Un seul et triste soulier.

A première vue, il semblait utilisable,
Pas comme ceux qu'on voit ici,

Bâillant de faim, avec, dans leur gueule vorace
La colle sèche.
Je ne sais pas pourquoi tout à coup
Il est apparu sur ce tas d'ordures.

Comme Tolstoï, je lui ai dis : Va-t'en !
Il n'a pas bougé. Par peur peut-être qu'on le
dispute ?
Mélancolique, il dépérit à cause de cette jambe
A laquelle il a tout donné, dans la chaleur et
dans la boue,
Sa propre peau, sa peau de cuir, et qui l'a
repoussé.

maison et mauvaises herbes

Le flux impétueux des mauvaises herbes
Bat comme une forte houle les talons de notre
maison.
Le colosse s'effraie : à qui, à quoi, quand
Servira cette stérile verdure ?
Tandis que moi !!!

Lui
Il a un but précis, une mission importante.

Il a un numéro sur sa porte. Lui,
Il tient ensemble les étages. Et elles,
Elles lui ôtent la place de son ombre et c'est tout.
Par hasard
En passant, j'ai entendu le vert murmure ;
Ces orgueilleuses pensent qu'il leur cache le soleil,

Que l'humidité près de lui est à fleur de peau,
Qu'il leur vole l'espace. Etc...
Pourtant elles poussent. Simplement. Par bêtise.
Sans réfléchir. Parce qu'elles veulent vivre.
Le droit à la vie.

rue du baikal

Presque comme sur un tableau passé de mode,
Comme tout, tout ce qui entre dans la mémoire
Pour en sortir à nouveau,
Presque comme sur un tableau,
Les cubes se suivent sur un fond d'obscurité.
Apparaissent le premier puis le deuxième, le
troisième
Et les autres à la suite...

Ou alors
Les fenêtres s'allument aux maisons de Travnicky
Comme si l'opaque obscurité de cette infatigable
nuit
Frappait les touches du clavier
D'un immense accordéon
Et les pressait au hasard jusqu'à l'épuisement
Depuis les notes une à une jusqu'aux accords,
Musique sur ce jeu de construction, ces maisons
Aux yeux innombrables, musique, mais pour qui ?

Une odeur gluante et lourde,
Sournoisement, de derrière les buissons,
Vient en cachette poser sa fausse note.

La puanteur à plusieurs branches, et une de plus
sur le côté,

Etouffe sous le ciel.

Inutile charogne, nid de vermines.

Elle irait certainement lécher la lune fraîche,

Sucette orange,

Si elle pouvait y arriver, là-haut, dans le ciel,

A travers la brume et même encore un peu
au-dessus.

Cependant, elle ne peut ainsi qu'étouffer

La fervente pastorale

Et fièrement elle la prend à la gorge,

Au nom de la civilisation.

frantisek halas

il ne veut pas être seul

Même ce gel

Bave d'escargot sur le possible

S'incruste sous les ongles

Quelque part vraiment

Jusqu'au sexe des manchons

Il roussit les pattes des souris

Les yeux corallins des colombes

Quelqu'un doit être puni
Nul plaisir n'est gratuit

Après l'été l'hiver
Selon l'ordre de qui
Cette succession

Il raccommode le verre
Pour les sous nickelés de la lune
A pierre fendre
L'obscurité égrène le maïs
Justement tu penses
Peu que nous sommes
Peu que nous sommes
Face aux morts

De mon ignorance
Je sais que je ne sais pas
Il rapproche

Ces oublis
Bouquets
Moisissure
Palmes
Mousses
Il se souvient faiblement de cette époque
Quand il était encore liquide
De cette époque capillaire
La nuit est longue

Voilà
Et blanc sur blanc

Que le soleil
Trait les toits

Je suis la mémoire de l'eau
Le gel

dolorès

Donc choisis
Poème et ne te laisse pas duper

Nous le connaissons
Comblé de syllabes
Accentuées non accentuées
Casse-noisette des poux

Au sein de l'argile
Ah Ah
Allez vous promener

Les mots
Volages Accouplés
Maladifs Infatués
Têtus Orphelins
Embryonnaires Félines
Sont

Le vers Entre les doigts flamme d'une bougie
Un peu de ce fil pour les Parques

Zélateur de la pensée
Brouillé avec le sens du beau
Veinule brusquement surgie
Au front d'Apollon

J'en voudrais bien

Abattre l'avalanche par le mot

Peut-être un
Aspire le seulement
Poème nommé Dolorès
Brûlant ensanglanté
Par l'offre
L'aumône

miroslav holub

portrait

Il comprend
la machine à globules
et les poèmes électroniques

Il comprend
la correspondance commerciale
et le bruissement des feuillages la nuit

Il comprend
le destin des planètes
et la génétique nouvelle

Il comprend
et il brille
Il vit sans embuscades
sans épines
sans inquiétudes
sans erreurs

Il comprend tout
Il brille partout :

salamandre

le mur de varsovie

En un éclair
avant l'exécution
le mur comme un miroir
reflète le visage

Bouche contre lézardes
Front contre pierres
Pupilles dans les fourmis

Ces visages
aujourd'hui encore
nous regardent

Avec leurs yeux rouges
avec leurs pupilles noires

Ne baissez pas les yeux !

la placette

Le monument de nos héros
se défait dans la pierre :
dernier tombé de cette guerre.

Le ciel juste au-dessus
soigne sa cicatrice,
la fanfare des oies
rappelle le gazon à la vie.

Mais au-dessous, aux souris
qui œuvrent à l'accouchement,
une souris répète :
« Pas ici, allons plus loin ».

Les poèmes de Vladimír Holan, Laco Novomeský,
František Halas et Miroslav Holub ont été traduits
par Henri Deluy.

A. *Lætitia.*

Face à l'ardeur des yachts, dans l'euphorie astiquée de cet après-midi d'avril, coincé entre deux moments d'amitié, prêt à mordre, prêt à avaler la foudre, prêt à vivre, même à mourir, sur ce rebord de lit où s'étale l'immense nudité blanche de sa laitue laitière

L'écrivain se tait, mais refuse de servir. Il sait qu'aube s'appelle destruction, revanche sur hier. Mais ne simplifie rien. La conversation avec un poète cubain (qui murmurait, jetant vite un clin d'œil sur le Monde, place de l'Etoile : « Vous avez tellement de culture, vous autres Français, vous pouvez vous permettre de publier des poèmes de pédérastes. Mais, le nettoyage de vos monuments, je suis contre. La culture c'est la patine. La seule chose bien dans cette histoire, ce sont les toiles vertes qui masquent votre Arc de Triomphe ») cette conversation avec l'ami Nicolas, voilà ce qui tourne au-dessus de ce sein gonflé par l'approche des règles, voilà la grande roue de loterie du poème tournoyant comme les rayons du soleil qui inondent la chambre 7, au moment où grelotte le moteur d'un hors-bord comme une sonnerie de gare de campagne ;

la révolution baise toujours la main d'une femme désirable devant la Maison de la Presse, révolution de Stewart en

gants blancs, penché sur la table d'un hôtel de Madrid, murmurant « BIBA LA REBOLUSSIONNE » dans l'oreille de celle qui partagea ma vue pendant six ou sept ans. Oui. L'écrivain se tait toujours, grâcié par le Juge d'une conscience puritaine de la révolution. Il se sait l'écouteur des moteurs de hors-bord, le voyeur des seins, mais n'abdique nul de ses pouvoirs démolisseurs : hors-bord, jolie poupée ou pas, jupon de dentelle ou casquette de docker, il ramasse tous ses filets de pêche en paquet sous le bras, avançant dans la foule, riant, dupe de la beauté mais riant de la beauté, sa caméra sous le bras, son intelligence et sa bêtise scintillantes sous les semelles, pionnier d'un monde où le sourire sera plus révolutionnaire que la haine, mais furieux de ne pas s'exposer furieux de ne pas posséder des fusils, mécontent de ne pas être pêcheur, ou soudeur, ou voleur, ou gréviste chez un fleuriste du Japon, furieux d'être là, avec sa caméra sous le bras, furieux d'entendre encore brinqueballer la sacoche de scooter dans laquelle sa conversation avec le poète cubain est sténographiée, furieux mais heureux,

heureux, arraché à la phrase, heureux d'un pied qui avance et recule dans un même rayon de soleil, heureux, arraché à l'étincellement d'une allumette, heureux d'un moteur de hors-bord qui rentre dans le port, heureux d'un poids-lourd qui fait fonctionner ses freins hydrauliques, ici, au deuxième étage de l'Hôtel de la Tour, en attendant la Révolution. Heureux de signer :

" Ce matin commencement du film. (La veille au
" soir sous le miroir de la banquette renversée des
" couchettes, dans la lumière d'aquarium de la
" veilleuse, il songeait aux premières images de la

" séquence : un tigre peint sur une pompe à essence,
" la phrase : L'homme à la recherche d'un super-
" cerveau, une autre : Route : pour revenir vivant :
" « inserts » précédant le premier plan de L. tenant
" une tulipe de papier dans la main, ou agitant un
" mouchoir par la portière dans la lumière du matin)
" Et rien de ce qui fut prévu n'arriva : sur le gué-
" ridon du café de la gare le magazine fuyait à la
" verticale, Danièle et Serge riaient aux éclats, un
" chat noir et blanc se cachait sous la roue gauche
" de la voiture de Jeanne Moreau, la honte de filmer
" paralysait tout, plusieurs plans de visages à la
" terrasse de café ensoleillée, entrecoupés par le
" poignet sept fois cerclé d'or de L., et le super-
" cerveau se superposant à la tête de Suffren, Man
" spricht Deutsch à la bannière étoilée du yacht, la
" canne de l'aveugle à un caniche noir tenu en laisse
" par un enfant, rien de ce qui fut prévu n'arriva
" exactement. Les cinquante pieds du film se termi-
" nèrent à la devanture de la librairie, sur le carré
" jaune et noir d'un roman d'espionnage. "

heureux de se remémorer les premiers mots d'un
poème pour les yeux :
off je ne sais pas off tu ne sais pas si tu m'aimes ?
La question essentielle est bouclée mais je ne suis
pas porteur
de bagages : Pourquoi tu parles sans arrêt ? On est
si bien !
L'image accélérée d'une main cherchant le creux
d'un cou
toujours consentant :
tendresse de la nuque,
tendresse de la noix
tendresse de la bague au doigt,

du « Qu'est-ce que
c'est là » d'une voix d'homme, première interrogation
possible,
même si le souvenir de la chute n'est pas la seule
réponse.

Moi,
je ne tombe jamais ; j'aime l'unique.
(Elle s'est habillée, très lente,
pendant que j'écrivais ces pages) — le Soleil chauffe
mon dos. J'entends l'eau battre les quais. Je lève
les yeux vers le
visage de celle qui ouvre la porte :

Comme il est magnifique de mourir,
Soledad
L'arbre à pain grandit derrière toi
Le soleil à quatre branches se multiplie de l'autre
côté de tes hanches
Soledad
Comme il est beau, comme il est fantastique de
mourir
Bouche en forme de croix suspendue à l'attente
Beurre qui fond au soleil de minuit
Comme il est bête, comme il est laid et bestial de
mourir
Animal à sexe d'or, fusée à cent mille étages
Comme il est cruel, comme il est exaspérant commun
et rare
De tuer l'homme en soi,
D'agrandir l'empire de la Soledad du monde
Mystère à visière de sucre,
Balafre sur un front ensanglanté
Boulet à perte de vue entre les jambes de la mort

flèche perdue entre tes dents de tigre, toi —
dressée dans la chambre comme un arbre à pain, toi
les pieds nus l'un après l'autre sur les tomettes, toi
ta culotte de dentelle rouge et blanche serrée entre
les fesses toi qui passes maintenant dans la pénombre
de la salle de bains, j'entends le cliquetis de tes
bracelets d'or à ton poignet gauche, tu viens d'allumer
la petite lampe au-dessus du miroir du lavabo,
et déjà tu es revenue pieds nus vers la table où **Vivre
avec Picasso** se tient debout, déjà l'un après l'autre
tes pieds repartent sur les carreaux froids, déjà tu
avances vers la porte-fenêtre sur le port, déjà tu
recules, déjà tu dis « Bon je reviens je vais faire ma
piqûre, au revoir il est méchant (sur un autre ton,
off : « Tu ne bouges pas tu m'attends ? ») et la porte se
referme doucement dans mon dos

Maintenant je suis mêlé aux rumeurs de la foule
sur le quai, aux aboiements de chiens, un homme
enfonce un pieu dans la vase, un moteur accélère,
d'autres moteurs, assis sur le bord du lit avec le
souvenir de ce film raté je suis courbé sur mon
papier comme un olivier mort

Il est dix heures vingt-trois du matin au cadran de
ma montre,
Dehors le mistral fait sur la mer un bruit de train
dans un tunnel,
J'apprends l'instant qui vient, mon pied contre la
cuisse de L.,
Le répit du vent, les claques sonnent, j'apprends le
jet des vagues,
Mais ce qui m'échappe serait la troisième personne
singulière :

Il écoute la rumeur du sang comme un tremblement
de terre sous la mer,
Il sait que sur la route les voitures de sport vont le
doubler toutes,
Joie de rire à bicyclette dans les côtes, joie de lire la
joie sur le
Visage de L., et dans le mécanisme de l'horloge
l'huile sereine/
Oh je n'écris pas de poèmes/Je note la vie comme
un arbitre la seconde
D'arrivée du coureur/Mais il se souvient des heures
engouffrées
Dans l'espace du roman sous le double olivier-figuier
de la maison de
l'ulcère, et couché sur le côté la main gauche enfoncée
dans les cheveux
Il a conscience de l'humidité de l'air au bord de ses
paupières
Ah la guerre, sale guerre de huit ans! Délivré
Comme un yacht immaculé battant tous les pavillons
du monde,
Il ne cherche plus à prouver que les mots cachent
la rage et la foudre,
Il regarde la reproduction d'un tableau de Derain
avec indulgence,
Et dans l'irrégularité du vent il reconnaît la
tendresse
de celle qui ouvre la porte :

l'âme jumelée à la sienne,
ballerine sur des radiateurs jetés parmi les herbes,
une tulipe à la main, dansant, hors la beauté d'un
ciel muet de type agonisant, celle qui attend celle qui
se regarde dans le miroir et cherche à coïncider avec

son image meurtrière, la « BOULEVERSANTE PAS-
SION » de la bonne qui a fait le lit de la chambre
ce matin tandis que je me rasais un œil ouvert dans
la fente de la porte,

humble,

une boîte de cirage dans la main

Et au retour de la soirée de seconde enfance avec
des amis du même âge, sous la vitre arrière de la
vieille voiture décapotable, couché comme un chien,
il a vu passer les façades courtes, *Man spricht
Deutsch*, vache subite souffrant Sénèque, un mât de
lampes multicolores, des tentures par-ci par-là et
quelques traits de néon, archétypes du décor du
Nouveau Temps Perdu, défilé réglé des clichés, cou-
ronnes mélancoliques du poncif, blasons de noblesse
« populaire », compartimentages de la fête bourgeoise
que la bourgeoisie s'offre à elle-même, bien sûr,
blessures changées en cirque pour les riches, et
dans la lumière de salle d'opération qui tombe des
lampes du quai

à une heure du matin, j'ai dit

« au revoir »

aux amis,

heureux, souriant, mécontent,

comme si de m'être tiré de la niche

où je me prélassais sur des roses,

de m'être redressé dans

l'espace me « réconciliait » avec la tiédeur de la nuit
le trésor du monde, moi qui hais la tiédeur.

Moi qui dis toujours :

Comme il est magnifique de mourir,

Soledad

L'arbre à pain grandit derrière toi

**Le soleil à quatre branches se multiplie de l'autre
côté de tes hanches**

Soledad

**Comme il est beau, comme il est fantastique de
mourir**

Bouche en forme de croix suspendue à l'attente

Beurre qui fond au soleil de minuit

**Comme il est bête, comme il est laid et bestial de
mourir**

Animal à sexe d'or, fusée à cent mille étages

**Comme il est cruel, comme il est exaspérant commun
et rare**

De tuer l'homme en sol,

D'agrandir l'empire de la Soledad du monde

Mystère à visière de sucre,

Balafre sur un front ensanglanté

Boulet à perte de vue entre les jambes de la mort

Moi qui ai décidé de cadrer L. en gros plan quatre-vingts fois à Etretat, ou après minuit dans un café de Rouen, pour intercepter les mots de **Flamme Blonde** par les images répétées de la réalité, moi qui ai convaincu mon ami Monory d'interposer des objets, le froid silence des objets, entre sa douceur et la violence du regardeur : bague et miroir rond au premier plan, la paupière maquillée au second, les cheminées de bouteilles sur le comptoir du restaurant du port, mes mains aux doigts d'effroi, ses mains baguées, un transatlantique miniature lancé en vitrine, ou le naïf tableau d'automne à la

pension d'Etretat, le tableau des clés au bas de l'escalier qui mène aux chambres, ou la page 4 de Match, un caleçon de bain rouge pour homme, ma propre paire de lunettes, mes clés de voiture suspendues dans l'air, des billets Napoléon et des billets Richelieu, l'arc des falaises, Scandale, le sang sur la chemise d'un Américain sortant du consulat à Saïgon, et en écriture de rouge à lèvres :

« NON JE NE VEUX PAS »

« JE M'EN FOUS »

avec les yeux de L. horizontaux inquisiteurs dans l'interstice à l'extrémité d'une enfilade de têtes, de nuques d'épaules tournées, œil attentif, œil ironique, œil présent, œil brillant, caché par la cascade des cheveux, œil triste, œil contemplatif, mèche rebrous-sée entre les doigts bagués d'or de jade et d'éléphant,

L. faisant face aux objets qui la censurent, face aux barricades neuves, face à la photo du chahutier chahuté par une vague noire les marins balayés par l'écume, face à la caméra, pour ce film préparé dans le Midi poursuivi jusqu'à Etretat, bobines, kodachromes, avec pour témoins ou paravents Kafka, Segalen, Les lois de l'hospitalité, Drapeau noir, Porte Dévergonnée, et dans la rue Notre-Dame-des-Champs une affiche pour Xenakis et l'horrible petit déjeuner Eleska c'est ESKI des cosmonautes de Saint-Domingue, une motocyclette arrêtée devant ma porte, la Buick, une lettre à l'Assurance, des préparatifs de mariage, un bloc de papier n r f
Alors que « White et McDivitt étaient tellement serrés qu'ils devaient jeter par dessus bord certains appareils scientifiques afin de pouvoir remuer un peu

leurs membres au cours de ces quatre jours », mon poème court les 410 mètres haie, et dans l'appartement d'au-dessus une femme inconnue marche pieds nus,
moi qui ai choisi de ne cesser d'aimer jambes, genoux, poignets de celle qui déambule à mes côtés, comme si un secret de vie ou de mort était son « je », pour communiquer beaucoup mieux qu'avec 80 kodachromes avec Prague, Varsovie, avec la Havane, New York, avec Tokyo, San Francisco, avec Tanger, New Delhi, avec Londres, Rome, avec la Corse et l'Albanie, avec le jupon sous la jupe de L., deux de ses doigts contre la joue, le collier d'anneaux de jade chinois que je lui ai offert pour son vingt-cinquième anniversaire, le film de son petit déjeuner à l'Hôtel de la Tour, la phrase qu'elle prononce au réveil : « Klossowski appelle ça un " Etcétera " »

la baignoire qui se remplit pendant que j'écris ce poème, le cri d'un gamin cognant la vitre, les oiseaux qui bêtifient sur la façade de briques, Tlre à l'arc, Un rêve plus long que la nuit, Aube à l'anti-pode, Flamme blonde.

« NON JE NE VEUX PAS »

« JE M'EN FOUS »

avec son regard en interstice, L., c'est chaque fois la hampe d'un drapeau noir, le nœud, le croisement vierge où convergent les yeux que l'on sauve chaque jour pour ne pas lire le New York Herald,

l'appel,
l'appel, la paix, la ligne blanche le long de la piste,
l'empreinte des pas du coureur dans le sable, le

halètement, l'applaudissement, la main cherchant sur la carte, son numéro, son visage, ses mains tremblantes, arc-boutée en avant elle coupe le fil

mort du coureur

et maintenant que je suis sorti du bain sec et sauf, maintenant les drapeaux des yachts, le niveau de vie le plus élevé du monde, les mitrailleuses lourdes, maintenant le scaphandre en nylon aluminisé, timbré au drapeau américain, maintenant le 8.500.000^e logement allemand construit depuis 1945, je peux dire à la porte ouverte :

LA POESIE
A POUR BUT EVIDENT DE DEVANCER LA VERITE
PRATIQUE DE QUELQUES
SIECLES-LUMIERE,

QU'IMPORTE — JE CONTINUE A DEAMBULER
SUR LA ROUTE DES TRANSPARENCES,
ENTRE MA TABLE ET L'ETHER JE REVE,

MAINTENANT JE
REVE FIN DE CE MONDE DANS ICI LUMIERE
MAZDA 7 PARIS —

1965.

**douze poèmes
pour les jeux des vilains**

paul-louis rossi

l'idéal

**Je pense à l'eau
à l'au-delà
à l'eau de lait
à l'eau de lait du lac
à l'eau du lac
à l'au-delà du lac**

pour tout dire

**Dire que le vent du soir
se couche sur tes paupières**

**Que la nuit est une femme
capricieuse et mouvante statue**

**Une femme toute fardée de bleu
les yeux cernés et les lèvres peintes**

**Dire le crépuscule
ombre pénombre**

**Tamis d'étoiles dans la nuit
nuitée nuit thé**

les mots

Les mots exquis
les mots esquilfs
les mots esquisses
les mots excessifs

Sur la molesquine
d'un divan trop rouge
ne font rien pour s'entendre
au contraire

grattez l'homme

Grattez l'homme vous trouverez le cheval
Même tendance à se nourrir de côtelettes d'agneaux
Même envie de hennir dans les églises
De passer sa tête sur le couperet de la guillotine
Même mauvaise humeur quand une petite fille
Lui offre des cerises confites

Même laboratoire pour ne rien trouver
Même passion de l'automobile
Même labeur mêmes plaisirs mêmes maux de tête
Même vétérinaire aux yeux de grenouille
Même idée de marcher sur un fil tendu
 au 16^e étage
 et de se tordre
 une cheville
 en tombant
 dans la rue

c'est

**C'est un chameau accroché à un réverbère
c'est un fiacre sous une porte cochère
ce n'est pas un chameau c'est un dromadaire
c'est un greffier lisant un hebdomadaire
c'est un turfiste et sa princesse berbère**

**C'est un prêtre la bouche amère
maudissant en chaire l'amour de la chair
c'est l'amour qui est mis aux enchères
le marché aux profits et la vie chère
c'est une drôle de salade épistolaire**

40 degrés

**Tu lèves la tête
elle se renverse en arrière aussitôt
ainsi qu'un capuchon de pèlerine**

**Des horlogeries s'effondrent
dans un fracas énorme et lointain
le long d'un horizon couleur de suie**

**Qui s'illumine d'explosions
subites combinaisons chimiques
de métaux en fusion**

**Envolés des rives de l'île aux Eperviers
avec ses clapiers vides
pour cause de migration**

Quelques centaines d'oiseaux à deux becs
surgissent et se posent
sur des pelisses de renards argentés

Un défilé silencieux de félins
les yeux mi-clos
avec des sourires entendus et fins

Une situation de cauchemar
qui ressemble à s'y méprendre
à un marivaudage macabre

Les aiguilles de mercure bafouillent
la raison perd la tête
Ostentation achève son Ostie

Jeudi 23 Juin 1960

à faire

Quand tu ne sais pas
quoi faire de tes mains
mange-les
ou passe-les dans tes cheveux

Arrête une certaine femme
rencontrée dans la rue
pourvu qu'elle soit belle
prends-la dans tes bras

Touche-lui les seins
puls doucement

déchire ses vêtements
en riant

Si elle te demande
quelque chose en échange
de son linge
descelle un pavé ou deux

Et jette-les dans la première
vitrine venue
une lingerie
de préférence

Puis couvre de vêtements
cette femme nue
d'étoffes de feu de soies
sereines de velours vites

Ensuite et seulement
avec du verre
coupe ta main et
barbouille son visage de sang

Et l'éclair d'un instant
lui offrant ta vie à genoux
baise-lui les mains
seulement

le petit

ce petit
l'orgueil de son père

**Il change de chapeau
hop**

mécréant

**Je n'irai pas
Je n'entrerai jamais
dans une église**

**Je préfère
aller au bois**

**Les fougères géantes
me tiennent lieu
de religion**

à propos

**Rappelez-vous cette crevette
bleue
devenue rose
et deux brins de persil
s'il vous plaît**

**Nous vous avions dit pourtant
que le plaisir d'amour
filait entre les doigts du temps
comme un oiseau menu
entre les barreaux de sa cage**

**Mon amour est un bonbon
qui fond entre les dents
ou si vous préférez
une boisson forte**

**Et je jette une poignée
de dragées de caoutchouc
sur le parvis de la Cathédrale**

musée

**Il y a aussi
dans ma mémoire
des flaques de cire
des visages qui fondent
tout un musée de cauchemars
de poussières et de plâtres
sans le moindre linge humide
pour essuyer la suie**

trouvez le mot

**Au long de l'île
où nous allons
pleins d'illusions
pêcher à la ligne
des rougets**

*Quand le jusant abandonnait
Dans la mangeoire de la mort
Le goéland à ses pattes de verre
Rappelle-toi femme d'alors
Ces équipages d'enchanteurs
Que la nuit embarquait
A bord de nos silences.*

deux poèmes ¹

antoine marini

Quatre veuves
serrées au coude à coude
au pas de charge
à Verdun
défilaient naturellement
en souvenir de leurs morts
morts à quatre pattes
dans les tranchées fameuses
de Champagne crayeuse
l'esprit n'y souffle point
à peine la mémoire
quatre veuves tous feux éteints
défilaient
à contre-sens de l'histoire

1966

1. Extraits d'un recueil à paraître chez P.J. Oswald, collection « Voix nouvelles », sous le titre « Hors demeure ».

Nous qui sommes tellement fragiles
et revenus de tout
c'est folie de laisser tant d'hommes
seuls
sans autre appui que leur mémoire
sans autres songes
veufs de la terre vieillie
ils attendent les épousailles
Nous qui sommes tellement fragiles
hommes blancs de peau et peur
notre passion arrive à terme
on entend le pas du veilleur

Octobre 1967

pour un marronnier ¹

denise zigante

J'ai fait un long chemin
avant de venir jusqu'à vous.
Et ce qui me panique ce soir, en vous regardant,
c'est de savoir,
non pas que je sois allée plus loin que vous,
non, mais que les chemins se sont enfoncés
en moi-même, profondément.

Et je ne trouve plus d'issue
maintenant, autour de moi
sauf en moi, bien sûr, quelques fois.

1. Extrait d'un recueil à paraître chez P.J. Oswald.

**Mais à force de creuser le roc,
je ne sens que le sable.
Et je suis si faible, si vous saviez
comme je suis faible.
Si au moins comme vous j'avais une bonne conscience
sur laquelle m'appuyer. Une bonne conscience,
qui me serve de lanterne, de jour comme de nuit.
Mais non, rien.
Pas même la moindre petite flamme
de bougie de Noël.**

**Nos routes quelques fois pourtant se sont rencontrées,
piquetées de feux rouges, verts et d'herbes impures.
Nos routes quelques fois se sont arrêtées
au bord d'une rivière glauque où flottait
une fleur triste de marronnier.**

**Où, mais si peu et si bêtement,
que je n'en ai même plus de larmes,
j'en ai pleuré tellement.**

**ANDRE BRETON : « Privé du droit de poursuivre
ses investigations dans le domaine qui lui
convient, tôt ou tard l'artiste sera perdu pour
lui-même et perdu pour la révolution. »**

union des écrivains¹

Union des écrivains, Paris, 31 juillet 1968.

**Au secrétariat de l'Union des écrivains
tchécoslovaques**

Chers camarades,

En cette période particulièrement critique de l'histoire de votre pays, notre *Union des écrivains*, née dans les conditions que vous connaissez, et qui poursuit sa lutte contre le régime gaulliste, forme actuelle de la domination capitaliste en France, tient à vous manifester sa solidarité.

Attachée comme vous à la recherche et au développement d'un socialisme démocratique, notre *Union* soutient votre combat au service, notamment, des libertés d'expression.

Les problèmes devant lesquels vous vous trouvez sont, pour beaucoup, les problèmes de notre avenir et, sans préjuger des formes que revêtiront la prise de pouvoir et l'instauration du socialisme dans notre pays, nous attachons une très grande importance à la participation des écrivains à la lutte révolutionnaire.

1. Adhésions, renseignements, informations : Union des écrivains, 6, passage Dallery, Paris 11^e.

Les liens que nous sommes décidés à nouer avec les écrivains des pays socialistes nous permettront d'envisager la multiplication des contacts, des activités communes, en particulier contre l'impérialisme américain.

LE COMITÉ DE FONCTIONNEMENT DE
L'UNION DES ÉCRIVAINS.

communiqué

Par sa lettre du 31 juillet dernier, adressée aux écrivains tchécoslovaques, l'Union des Ecrivains définissait son attachement au socialisme, à ses perspectives nouvelles. Elle affirmait son soutien au processus engagé, contre les forces réactionnaires et celles, intérieures, du conservatisme.

La solution des problèmes que posent l'instauration et le développement d'une société socialiste dans la perspective de la lutte des classes à l'échelle mondiale, les conditions particulières à chaque pays, hors de toute hégémonie étrangère, implique notre désapprobation à l'égard de l'intervention des troupes du Pacte de Varsovie.

L'Union des Ecrivains s'élève par avance contre toutes formes de répression. Elle s'inquiète du sort réservé au peuple tchécoslovaque et, notamment, à ses écrivains, journalistes, cinéastes et artistes.

L'Union des Ecrivains demande instamment à toutes les organisations qui se réclament du socialisme d'user de leur autorité et de leur influence pour obtenir le retrait des occupants

afin de permettre la libre détermination du peuple tchécoslovaque et de garantir par là, dans le monde, les chances du socialisme démocratique.

L'UNION DES ÉCRIVAINS
PARIS, le 21 août 1968.

wilhelm reich : sous le manteau sur la place

La mode a ceci de commun avec son homonyme masculin qu'elle peut être majeure ou mineure. Entre autres.

Ce goût du jour que l'œuvre de Wilhelm Reich a pris, en ces heures de mai puis en celles de juin, à courir par fragments sous les manteaux, sur les places publiques (1), nul ne peut affirmer, me semble-t-il, être sûr de sa hauteur ni que la pensée de Reich restera comme l'une des modalités marquantes de notre temps. La promiscuité est grande, cette année, et l'on en voit de toutes les couleurs parés, paons ou faiseurs, philosophes, idéologues ou meneurs, qui offrent ce qu'ils sont, maigres doublures ouatées et peluchées, pour cette monnaie courante qui un jour ou l'autre paiera. La bonne route n'a pas toujours l'odeur des acacias : on peut se perdre. Dans la bonne cohue de mai, difficile de savoir ce qui restera subversion, subversion véritable. Quelques récents tenanciers de la révolte, parasités par l'air du temps, prendront le large et n'en reviendront pas. D'autres auront mené plus loin leurs connaissances et leurs désirs. Peut-être retrouveront-ils alors Wilhelm Reich.

1. Par exemple à Nanterre.

Il est encore trop tôt, à dire vrai, pour déterminer le domaine dans lequel se situera la part fertile de l'œuvre de Wilhelm Reich, s'il s'en trouve une. La publication de « La fonction de l'orgasme » (2), n'a pas, en France, suscité chez les psychanalystes un intérêt visible. Jacques Lacan, à ce qu'on dit, ne trouve pas très sérieuses les recherches de Reich. Il convient pourtant de ne pas juger trop sévèrement avant de connaître les œuvres encore inédites.

De toute façon, une certitude : si le travail de psychanalyste de celui qui fut l'un des plus proches collaborateurs de Freud, devait, à l'analyse, se révéler sans richesses, sans prolongements possibles, resterait à étudier le théoricien de la « révolution sexuelle » et un idéologue confus, désordonné, douteux, équivoque, mais captivant.

Reich, qui fut un des premiers psychanalystes à se vouloir, à se présenter marxiste mais aussi un des premiers marxistes conquis par la psychanalyse, est un cas. La vie tragique du directeur de « l'Institut pour une politique sexuelle », du vice-directeur de la clinique psychiatrique de Freud à Vienne, puis de l'animateur de la « Wilhelm Reich Foundation », puis de celui qui se croyait poursuivi par des « Modju » payés par Moscou, puis de l'enfermé de Lewisburg, en Pennsylvanie, n'est pas pour peu dans la ferveur qui accueille les textes. Idole du mouvement « Beat » aux Etats-Unis, Reich (il est mort emprisonné en 1957) est en train de « conquérir » certains milieux de l'Europe occidentale. Il est inutile d'insister ici sur les divers côtés suspects des opérations qui se montent actuellement autour de certains noms et qui se montent comme on monte en l'air : pour la cambriole idéologique.

Une seule parade : la lecture des textes.

Les éditions Plon sortent l'un des livres importants de Reich « Die Sexualität im Kulturkampf » avec pour titre français « La révolution sexuelle » (3). Il nous a paru inté-

2. « L'Arche », éditeur.

3. Publié, dès 1938, aux Pays-Bas et, peu après la guerre, en Angleterre et en Italie.

ressant de présenter à nos lecteurs une page très peu connue de Reich et qui sur le mode mineur, à un niveau relativement élémentaire, donne une image somme toute pertinente des formes de pensées qu'il manœuvrait avec une troublante naïveté et dont l'odeur pourtant reste de poudre.

HENRI DELUY.

wilhelm reich : manifeste "sexpol" (1936)

La réaction politique, partout, s'égosille pour affirmer que la culture est le joyau de la société et qu'elle doit être protégée. Mais sa pratique nie ce qu'elle défend à haute voix, d'un ton mystique. Au contraire, la révolution sociale veut affirmer la vie dans la pratique et créer pour cela toutes les prémisses économiques.

Sous le capitalisme, les besoins de l'homme sont au service de l'économie chaotique des intérêts capitalistes. Le socialisme révolutionnaire international s'efforce de renverser le rapport : l'économie doit être planifiée et mise au service de la satisfaction des besoins humains.

En régime capitaliste, la majorité de la population du monde vit dans une réelle misère et dans une satisfaction illusoire. Le socialisme vise à réaliser une économie qui substitue à la satisfaction illusoire et à la réelle misère, la satisfaction universelle de la vie réelle. Son mot d'ordre est : garantie du bonheur vital sur terre. En régime capitaliste, les masses sont à la merci de processus économiques incontrôlés et d'intrigues diplomatiques qui se servent de cette économie et se mettent sur pied de guerre lorsqu'ils sont à court de moyens diplomatiques. Mais alors pourquoi l'idée d'une économie pla-

nifiée et d'une vie rationnelle pénètre-t-elle avec tant de difficultés ou pas du tout parmi les masses du monde entier? Est-ce parce que la réaction politique a fait des progrès aussi gigantesques après une crise économique mondiale aussi longue?

Les larges masses ne comprennent rien de ce qui arrive à l'intérieur, autour, et cela ne les intéresse pas. Elles ne savent rien d'autre que leur misère physique et psychique, elles n'en connaissent pas les causes objectives. Il semble que l'oppression matérielle et culturelle se soit implantée parmi les masses des opprimés sous forme de passivité ou sous forme d'attitudes politiques en contradiction avec leurs intérêts réels. Il semble que la structure humaine se soit asservie à tous les types d'autorité et de peur. Le mouvement révolutionnaire n'a pas encore expliqué aux masses ce que signifie concrètement la liberté. La confusion sur les relations entre nature et culture, instinct et morale, sexualité et travail contribue plus encore à la négation catastrophique de la vie parmi les larges masses de la population mondiale. La peur du « chaos moral » dans le cas d'un renversement des rapports établis ne domine pas seulement la réaction politique et ses dirigeants mais aussi une large partie de la direction socialiste et des masses contaminées par la morale négatrice de la vie.

Pour le moment notre intention ne peut consister que dans une contribution à l'explication d'une contradiction en apparence insoluble. L'explication est en réalité déjà une solution. L'opposition entre instinct et culture, vie sexuelle et travail subsiste encore aujourd'hui.

La répression morale et autoritaire de la vie, en effet, a doté les hommes d'instincts asociaux damnés. La faim a créé le vol, l'ascèse moderne a créé la violence sexuelle. Les raisons existent pourtant,

qui expliquent l'angoisse du chaos. Mais on oublie que la détérioration et la destruction de la sexualité humaine naturelle a eu une origine et qu'elle a créé le chaos. On considère que les hommes actuels manifestent dans leur vie quotidienne et dans la guerre, le banditisme et le crime, des « dispositions » naturelles, héréditaires, et on conclut à la nécessité d'une réglementation et d'un frein sexuels nécessaires à l'intérêt de la cohésion sociale et que la culture humaine tomberait en ruines si on abolissait l'ordre moral autoritaire.

On n'a pas vu que tant la vie, qui nous le démontre à chaque instant, que le centre du processus culturel sont des processus sexuels et que la base des deux processus est la production économique. Une réflexion révolutionnaire sur la culture ne peut accepter et défendre la culture actuelle. De la même façon, elle ne peut accepter ni la morale autoritaire contraignante, ni la répression des instincts. Elle doit résoudre la contradiction entre nature et culture, instinct et morale, et réaliser l'unité entre ces deux sphères. Il importe avant tout qu'elle apprenne à distinguer la revendication vitale et naturelle de la pulsion hostile à la société, instinct asocial engendré par la morale.

La question culturelle ne peut être résolue si on ne comprend pas son noyau, le mode de vie sexuel des hommes, d'une façon rationnelle, affirmant le principe qui le régit : le plaisir.

Le mouvement culturel du socialisme a échoué jusqu'à présent, dans la mesure où il a cru, comme le conservatisme, à l'opposition absolue entre culture et sexualité et n'a pas osé aborder concrètement le monstre du chaos moral imminent. Une culture socialiste ne peut jamais s'opposer à la vie réelle ; elle ne peut être que le plus beau joyau de la vie. A titre d'explication :

QU'EST-CE QUE LE CHAOS SEXUEL ?

— faire appel entre conjoints au « devoir conjugal » ;

— contracter un lien sexuel à vie sans d'abord connaître sexuellement son partenaire ;

— « coucher » avec une femme du peuple « parce qu'elle ne peut servir à autre chose » et en même temps ne pas exiger une chose semblable d'une jeune fille de bonne famille ;

— la lubricité d'une vie de prostitution sordide ou l'attente pour cause d'abstinence de la « nuit de noce ».

— faire culminer la puissance virile dans la déflation ;

— caresser avidement, à quatorze ans, de haut en bas une quelconque image féminine semi-dénudée et à vingt ans entrer en lice en tant que nationaliste pour la pureté et l'honneur de la femme ;

— rendre possible l'existence de déséquilibrés et inculquer leurs phantasmes pervers à l'esprit de dizaines de milliers de jeunes gens ;

— punir les jeunes gens du « délit d'autosatisfaction » et faire croire aux adolescents qu'ils perdent par l'éjaculation leur moelle épinière ;

— tolérer l'industrie pornographique ;

— exciter les adolescents avec des films érotiques, en tirer des avantages mais leur refuser l'amour naturel et la satisfaction sexuelle, faisant appel, de plus, à la culture.

CE QUI N'EST PAS LE CHAOS SEXUEL

— désirer dans l'amour réciproque l'abandon sexuel réciproque, sans tenir compte des lois établies et des préceptes moraux, et agir en conséquence ;

— libérer les enfants et les adolescents du sentiment de culpabilité sexuel et les laisser vivre conformément aux aspirations de leur âge ;

— ne pas se marier ou se lier durablement sans avoir connu exactement son partenaire sur le plan sexuel ;

— ne pas mettre au monde des enfants lorsqu'on ne les désire pas et qu'on ne peut les élever ;

— ne réclamer à personne un droit à l'amour ou à l'abandon sexuel ;

— ne pas tuer son partenaire par jalousie ;

— ne pas avoir des rapports avec des prostituées mais avec des amies de son propre milieu ;

— ne pas faire l'amour sous les portes cochères comme les adolescents dans notre société, mais désirer le faire dans des chambres propres et sans être dérangés ;

— ne pas prolonger un mariage malheureux pour des scrupules moraux, etc...

Les bavardages culturels ne cesseront pas et le mouvement culturel révolutionnaire ne l'emportera pas si ces problèmes ne sont pas résolus.

merveilleux

Ce texte a été publié sous la rubrique « Libre opinion » dans le journal du Comité d'information de la Faculté de Médecine de Paris, en mai 1968.

A tous ceux qui veulent une révolution profonde...

L'inhumanité de la société capitaliste réside surtout dans ceci que la population y est cloisonnée en

groupes mentaux fermés, sans communication entre eux : les bourgeois, les gaullistes, les travailleurs, les vieux, les jeunes, les révolutionnaires...

La révolution ne deviendra définitive qu'à partir du moment où toutes les frontières mentales seront abattues.

Il faut donc tout faire pour permettre un contact entre ces groupes, et ceci au niveau des individus. Le faire au niveau des groupements implique ces cloisonnements.

Donc, parallèlement à l'action politique et économique, il faut mener une action psychologique de propagande et d'information. Comment mieux informer les gens qu'en multipliant les contacts entre individus de groupes différents. Les résultats de l'action ne seront définitifs que par un changement de mentalité, que seul peut causer le dialogue, l'échange de vues entre individus d'horizons différents.

Pour cela, un moyen bien simple, à la portée de tous, et souvent très amusant. Groupez-vous à huit ou dix. Chacun se fixe un rôle (par exemple celui de l'étudiant bourgeois peu convaincu, celui de l'ancien combattant retardataire, celui du badaud qui s'informe...). Les révolutionnaires les plus avancés, eux, seront ce qu'ils sont. Deux ou trois membres du groupe parlent les premiers et se mettent à discuter, assez fort pour que les passants entendent, puis les autres membres jouent les badauds, arrivant un par un, sans montrer qu'ils se connaissent, et entrent dans la discussion. Les gens, intrigués, s'approchent, écoutent et se mettent à parler.

Une fois l'attroupement formé et la discussion bien partie, le groupe se disperse un par un pour recommencer plus loin.

Multipliez par tous les moyens les communications entre individus.

Par exemple, organisez des réunions d'information périodiques ou permanentes dans tous les quartiers, dans toutes les communes. Par suite de ces échanges, les frontières mentales tomberont d'elles-mêmes. Les rigidités de classe disparaîtront.

Développez par tous les moyens l'esprit critique, l'ouverture d'esprit, l'information. Cela permettra de faire obstacle à la propagande gaulliste des journaux et de la T.V.

La révolution s'est faite, se fait et doit se faire par les individus, non par les groupes.

Autre moyen : afficher des journaux commentés.

Iu sur les murs

Les affichettes que nous reproduisons ci-contre font partie d'une série qui, sous l'en-tête d' « Action pour la poésie », ont apparu durant l'été sur les murs, « dans la rue et dans les bâtiments » : nous les avons remarquées dans de nombreuses villes de France. Aujourd'hui encore on les voit apparaître, puis disparaître, dans les lieux les plus divers... Cette forme d'action pour la poésie est significative d'un nouvel état d'esprit et d'une volonté d'action par la poésie. Elle peut et doit susciter d'autres initiatives du même ordre.

Action pour la Poésie

**LA
RÉVOLUTION
ET LA
POÉSIE
SONT UNE SEULE
ET MÊME CHOSE**

Action pour la Poésie

La vraie poésie va directement vers la vérité... C'est pourquoi elle est toujours révolutionnaire. La Révolution elle-même peut mentir, mais si la poésie dirige la Révolution, la Révolution ne ment pas, car, à chaque instant, tout est remis en question. La poésie, c'est la Révolution permanente, alors que la Révolution politique, à partir d'un moment donné, n'est plus Révolution, mais ordre révolutionnaire. Le poète détruit tous les ordres, même l'ordre révolutionnaire, pour maintenir sans cesse la Révolution.

MAX-POL FOUCHET.
(Du film L'OR ET LE PLOMB).

Action pour la Poésie

**La poésie
doit
avoir pour but
la vérité
pratique**

Ce texte est celui d'une communication faite en janvier 68 au Congrès Culturel de La Havane. Congrès qui rassemblait des délégations de tous les continents et de tous les pays — ou presque. Certaines absences : la Chine, le Brésil. Un seul délégué pour l'Inde. Un seul pour l'Allemagne occidentale — mais c'était Enzensberger. Près de quatre-vingts délégués pour les pays de l'ensemble socialiste. Dont trois seulement pour le Vietnam, mais qui compensaient en présence leur petit nombre : rarement la solidarité s'est manifestée de façon aussi visible et chaleureuse, entre deux expériences révolutionnaires menacées. Quant au grand nombre de délégués français, supérieur même à celui de la délégation cubaine, il attestait simplement la très grande liberté de rapports qui animait cette opération de convergence, son caractère de quasi « volontariat », au service de la Révolution cubaine.

Et ceci est une évidence : une certaine trajectoire de la critique révolutionnaire passe maintenant entre deux pôles fort distincts, d'allures presque opposées — Cuba, Prague. L'un qui a sa pertinence majeure dans l'avenir du Tiers-Monde. L'autre à qui incombe d'inventer les solutions socialistes les plus lointaines, pour le futur des pays développés. L'une comme l'autre de ces inventions dessinent, en commençant la figure par des points différents, les traits à venir d'un « communisme démocratique » : c'est-à-dire de l'expérience la plus révolutionnaire et la plus libre. (N'est pas communiste, dans les termes de Lénine, « quiconque oublie que son devoir est d'être le premier à poser, à aligulser et à résoudre toute question démocratique d'ordre général »). Mais cette double invention ne peut être pensée sans un rapport double : à la révolte du Pouvoir Noir en Amérique du Nord, et à la Révolution de l'Octobre léniniste. Le noyau de ce champ d'action et de langue est à Smolny.

J.-P. F.

I

Comment déterminer le champ que nous vivons ici, dans le mouvement de la Révolution cubaine, où la formation humaine a pour opérateur la transformation sociale ?

Dans l'opération même que désignent ces mots « formation » et « transformation » — ici à l'ordre du jour — se dégage un terme commun, celui de forme. Le procès par lequel sont tentées sur des bases nouvelles la formation humaine et la transformation sociale découvre donc à sa source un noyau *formel* ? Et qui dit formel désigne du même coup les deux registres où celui-ci se développe, au travers d'un champ double mais peut-être unitaire. Deux registres qui ont nom : science et « art ».

Ce champ est double, mais en même temps il y a ceci de commun à ses deux registres : que science et « art » sont tous deux de l'ordre du langage. Et c'est le langage qui transforme. Ou plus précisément : *c'est le langage qui met en forme une action capable d'être, à son tour, ENONCEE de façon formatrice.* Ce qui distingue l'attaque de la Moncada des « actions » propres au S.I.M. (1), c'est de pouvoir être énoncée sous la forme de *la Historia me absolverá* et de ce qui s'y trouve évoqué, ironiquement, par le terme de « récit épique » : le récit épique de la Moncada, prononcé le 16 octobre 1953 dans l'Hôpital municipal de Santiago de Cuba, est le noyau générateur de la révolution cubaine, on le sait : de la révolution latino-américaine tout entière.

II

Si l'on examine attentivement ce « récit épique », ou cet autre « récit » qu'est le discours léniniste

(1) Servicio de Investigación Militar, police secrète du régime de Battista.

— dans « Que faire ? » ou les « Lettres de loin » — on voit qu'il réunit les conditions de deux ordres de discours bien différents :

- le discours qui *traduit* exactement la « réalité » ;
- celui qui *produit* effectivement une action.

Car ces deux conditions sont celles même de la théorie révolutionnaire, science et pratique dans le même mouvement : la théorie révolutionnaire, cet « énoncé par excellence », selon le Che (2), qui est « expression d'une vérité », mais à produire.

Or il existe un autre type de discours ou d'énonciation qui, tout à la fois, *traduise* en *produisant*. Mais, cette fois-là, sans produire visiblement aucune action, et sans traduire apparemment aucune « vérité ». C'est pourtant là une opération : « l'Opération ou poésie ».

Mais cette opération-là — la poésie — qui ne produit et ne traduit rien, met à jour et rend visible (ou lisible) le procès même où s'allient la traduction de la vérité et la production de l'action. Elle met à découvert le pouvoir même d'engendrer l'énonciation : cette puissance génératrice d'une « grammaire » capable d'engendrer des énoncés à l'infini. Dans la mesure même où pour elle, comme pour la scène du théâtre selon Mallarmé, « énoncer, c'est produire ».

Voir cela, c'est du même coup percevoir le lien paradoxal — scandaleux ? — entre la théorie révolutionnaire et le langage poétique. Entre la science de la pratique, d'une part, et de l'autre la pratique de cette puissance productrice que la science s'efforce d'égaliser par la théorie.

Et ce n'est pas un hasard s'il existe toujours des corrélations — comme le disaient les formalistes

(2) por encima de cualquier enunciado.

russes (3) — entre ces deux modes d'activité où le formel et la pratique sont reliés. Il y a un lien distant, et même antagoniste par moments, entre la Révolution française et le romantisme allemand, entre la Révolution russe et le futurisme russe ou le surréalisme français.

III

Et c'est par ce lien que nous sommes contraints à poser la question : qui est porteur du pouvoir de mettre en œuvre, historiquement, la constitution de la théorie révolutionnaire ou la pratique du langage poétique ?

Les masses — ou « l'esprit du peuple », le *Volksgeist* dilué anonymement ? Mais on le sait maintenant, aucun « esprit » anonyme n'a produit un texte écrit, fût-ce le texte homérique, ni *mis en forme* une révolution. Sans doute on trouve, dans cet ordre-là, la Révolution de Février en Russie — ou les séquences orales et dispersées du Kalevala finnois. Mais ici l'organisation formelle est comme privée de son noyau générateur et produisant : elle attend l'intervention de l'écriture — des *Lettres de loin*.

Ou bien : le groupe fermé ? La société secrète de type blanquiste — ou le cercle Stefan Georg, dans l'Allemagne de 1910. Mais ce que l'un et l'autre portent de rétrograde est bien visible. Tout un courant antisémite procèdera en France du sectarisme blanquiste. Et les liens du Georg-Kreis avec la future jeunesse nazie sont connus. Le groupe étroitement « fermé » est toujours, quels que soient ses motifs prétendus, un groupe oligarchique. C'est le Jockey-Club de « l'art » : la mise en scène de cette dérision passe tout au long de la *Recherche*, chez Proust.

Loin d'être « fermé », le groupe révolutionnaire

(3) Tynianov et Jakobson (Moscou 1928).

— sur le plan de la théorie politique ou sur celui du langage poétique — est un groupe *séparé*. Ce qui est tout différent. Séparé, en « arrière », par une coupure. (Cette coupure qui passe invisiblement entre deux côtes, ici au Nord, sur la surface de la mer.) Mais il est en même temps *ouvert* sur une série sans limite — sur les masses. Sur un continent entier. Sur une vérité qui est pratique, au sens de Lautréamont, et doit être « faite par tous ».

Et c'est en ce sens qu'il peut fonctionner comme cette « machine idéologico-culturelle », appelée par Che Guevara, qui ferait éclater les formes artistiques, condamnées à n'être que reflet ou représentation par « réalisme » naturaliste ou par « belletrisme » de la secte fermée.

IV

Quelles conséquences à tirer ? En voici de trois ordres différents.

— Sur le plan de la langue politique, des grammaires politiques, il s'agit de repérer et de bien distinguer les langages de la fermeture et ceux de la coupure. Il est important par exemple, pour les peuples du Tiers-Monde, de savoir que la langue idéologique de la « révolution nationale » a été liée en Europe — Italie, Allemagne, Espagne, Portugal, France de Vichy — à celle de « l'Etat totalitaire » : stato totalitario de Mussolini, totale Staat de Hitler, Estado totalitario de Franco. Héritiers de « l'Etat commercial fermé », au sens de l'idéalisme allemand. Et les corrélations de ces formes idéologiques avec tout un tissu de langues « littéraires » mettent en évidence l'urgence d'un travail d'analyse formelle et de sémantique politique, de linguistique de l'idéologie, à tous ses niveaux. Comme science à constituer.

— Sur le plan de la pensée : le groupe révolutionnaire, séparé mais ouvert sur des séries illimitées,

doit être en mesure de saisir les *écarts* entre des systèmes de pensée différents, en guise de préliminaire ou de propédeutique historique à une véritable méthode théorique. C'est dire qu'on ne peut pas enseigner et discuter de façon effective *une seule* pensée théorique, fût-elle le marxisme-léninisme — comme énoncé par excellence — sans traverser cet *apprentissage de la différence* ou de l'écart. La formation théorique de la pensée passe par cette épreuve de la transformation.

— Sur le plan de l'opération poétique : seule la liberté entière, sans réserve, de cette prononciation-là peut faire d'elle l'acte qui met à nu le pouvoir de production par excellence, le pouvoir de transformation proprement humain. Liberté que ne peut délimiter aucun interdit se rapportant, par exemple, à la vie comme sexualité.

V

Parce qu'elle a introduit, dans l'espace des enjeux mondiaux, l'une des coupures décisives du second XX^e siècle, la Révolution cubaine, en même temps, ouvre sur le champ le plus ouvert, et le moins exploré : le champ « austral » de l'histoire, où la formation de la figure humaine passe le plus nécessairement par la transformation historique des sociétés. C'est pourquoi elle tend à devenir ce lieu où se *recoupent* les expériences sur le pouvoir du formel. Celles des écritures de « l'art » comme celles de la théorie révolutionnaire. Le manifeste de la théorie s'y articule à l'écriture manifeste.

Tout à coup, à la faveur de cette Révolution, de l'air circule entre les actes passés, présents et futurs des uns et des autres, pourvu qu'il s'agisse d'être vrais. Dans ce que le pouvoir gaulliste appelle l'anarchie tout, au contraire, s'articule. Plus les heures s'ajoutent aux heures, plus je me convaincs qu'en agissant comme ils agissent dans la rue, les étudiants y écrivent un poème. Avec cette odeur de gaz lacrymogène et aussi de sang, c'est le goût de la vie qui revient tout à coup. A la lumière de ces événements comment ne pas se rendre compte que nous ne vivons pas la vie, mais une manière de mort. Cette fois, on sent que le grand air est là derrière et que c'est sur lui que débouchent les combats des étudiants, lesquels ne peuvent pas ne pas l'emporter. Ils ont formidablement raison, ne serait-ce que parce qu'ils sont jeunes.

En vérité, tout cela, je le vois bien, est une histoire d'amour. Il n'y a pas de révolte dont l'amour ne soit pas le ferment, qui ne l'exalte pas et ne débouche pas sur lui. L'amour est une réalité aussi chargée d'agressivité que la rue. Il y a autant de force au cœur de cette tendresse que d'horreur au sein de la révolte qui se trame. Avant l'amour, comme dans les instants qui précèdent le déchaînement de la haine, la transparence de l'air est remplie de papillons de lumière, parfaitement détachés les uns des autres et qui battent des ailes.

● Larmes devant le spectacle de la rue Gay-Lussac, larmes non pas dues au gaz lacrymogène, mais de honte de n'avoir rien fait et finalement supporté

que les flics aient fait cela. Je reste là, planté, hébété. Les flics eux non plus ne touchent à rien. On dirait qu'ils ont mis les scellés sur les barricades.

— J'entends quelqu'un dire que seules les femmes qui ont avorté peuvent se tenir sur une barricade. En effet, rien ne saurait unir, cimenter même comme la douleur et il n'est pas de plus authentique horreur pour une femme que de sacrifier son enfant. Au reste comment, ces jours-ci, peut-on aimer une femme qui ne se bat pas alors qu'il en est qui, sans seulement y songer, n'hésitent pas à s'exposer ? En fait de douleur, et si les circonstances ne lui ont pas permis de se trouver là où on manipulait les pavés, comment aimer une femme qui n'en a pas le goût dans la bouche ? La souffrance crée en chacun de nous une manière de vide qui est, par excellence, le ciment de l'amour.

● Abattre les barrières, laisser toujours davantage entrer la lumière en soi. Tant que l'on ne s'est pas identifié à cette lumière, on le peut toujours. On peut se dépouiller jusqu'au-delà des os. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on n'est plus que deux esprits, que l'on peut se toucher le cœur. Tant que l'on n'a pas donné de soi ce que l'on croyait essentiel, on ne vit que de la nuit, que dans la nuit. Il faut, de la même manière, pouvoir se délivrer de son amour pour aimer vraiment. On dit : « mon amour ». L'amour n'est pas à nous. C'est « amour » qu'il faut dire. Faire un sort à ce « mon », c'est étouffer l'amour et aussi se tuer soi-même. On n'aime que décharné.

● Tout ceci ramène à la poésie. Les barricades donnent accès à la poésie. Grâce à elles, voilà la poésie à vif, perceptible par tout le monde.

● Je suis abordé dans la rue par une fille ravissante. Eu égard à ma timidité, j'attache une impor-

tance considérable à l'événement. La liberté dont témoigne ce geste est une des conquêtes, sans doute la plus importante, de ces jours-ci. Enfin, on s'aborde. On avait oublié d'apprendre à se dire bonjour. Jusqu'alors, j'avais à peine trouvé quelqu'un que déjà, je voulais en faire ma chose, que je l'accaparaï. Son amour n'est pas à soi et les filles sont à tous. En vérité, loin de le nier, cette ouverture sur le monde qu'à la faveur de ces événements je viens d'acquérir, revalorise l'amour. Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas éprouvé le besoin, sous le prétexte que j'embrassais une fille, de me replier sur notre baiser. C'est ce caractère naturel qui a coloré mon étreinte et lui a conféré sa saveur d'espace. Dès lors qu'enfin on renonce à se refermer sur qui l'on aime sous prétexte qu'on aime, on se sent à la fois plus seul que jamais et habité. Tout à coup, on a le sentiment de ne plus être qu'une plaie. Dilué dans l'Existence, on n'est plus, non plus, suffisamment assez une personne unique pour souffrir autant.

● Nuit extraordinaire à l'Hôtel de Massa où des écrivains créent une UNION. C'est alors que j'acquiers la conviction que le courage est une affaire intérieure. Que le corps soit en cause, cela, en fin de compte, importe peu tant il est vrai que le parti du courage étant pris, le corps ne peut que suivre. A l'inverse, il est tout de même indispensable que l'individu apporte tout le poids de sa présence effective à l'appui de la conviction qu'il avance. La vie est conçue de telle sorte qu'il y a quelque chose d'exaltant, ne serait-ce qu'à accomplir ce que l'on doit faire. De me dire que, lors de cette première nuit d'occupation à « Massa », j'ai fait preuve d'un certain courage revient, simplement, au petit jour, à renforcer le charme prodigieux du jardin qui enserre l'hôtel. Alors, on aurait dit que l'aurore, la rosée, les gros oiseaux qui venaient picorer sur les pelouses, encore un peu plus qu'à l'ordinaire,

contribuaient à redonner à la vie sa note véritable. D'être qui on est avec simplement un peu de cohérence rend son sens au petit jour.

● Avant que de siéger à notre première Assemblée Générale, avec Alain Jouffroy et Françoise Thieck, nous examinons les issues qui, au fond du jardin de l'hôtel de Massa et par l'entremise de celui de l'Observatoire, nous permettraient éventuellement de fuir ou de faire s'échapper quelqu'un. Charme extravagant de cette errance dominée par la coupole vaguement blanche de l'Observatoire mal diluée dans une nuit qui refusait de s'avouer. Il pleuvait un peu. Il y avait là des allées de gravier bordées d'arbres étêtés. Tout alentour nous entendions l'éclatement des grenades lacrymogènes, les sirènes des voitures, le tumulte de l'émeute. Sans étoiles, cette nuit était-elle la dernière d'un monde ? Finalement, j'avais pris en grippe ce jardin de nos nuits blanches. De temps à autre, je discernais les déplacements de Françoise qui, cherchant à ne pas être surprise par les employés de l'Observatoire en grève, à petits pas feutrés, explorait les lieux.

Le passé nous écrasait de sa vilaine blancheur. Dans le même temps, c'est parce que nous le remettons en cause que nous lui conférons une signification. C'est de cette lutte entre le passé et le présent que l'un tout autant que l'autre tire sa substance. La poésie est d'autant plus violente que le combat reste incertain. Elle ne saurait apparaître sans combat comme l'amour sans un arrachement à une tendresse ancienne.

● Tout à coup dans les jardins de Massa, Hélon me fait remarquer combien, dans les journées de révolte que nous vivons, les moindres mouvements que nous accomplissons sont chargés.

● Créer ou mourir : telle est l'alternative. Il ne

faut pas s'endormir dans le sein de la Révolution, s'embourgeoiser dans la contestation. Le moment arrive où de reprendre la plume assure mieux la relève révolutionnaire que de rédiger une motion de plus. Il faut, sans cesse, aller au plus dur. A nouveau, ma table me semble redevenue le terrain le plus propice à mes trajectoires. En vérité, les deux mouvements : celui du révolutionnaire et celui de l'écrivain sont les mêmes tant il est vrai que l'on ne saurait rien écrire qui ne soit une tentative pour cerner cette force qui donne au pavé sa direction.

● Ce dont j'ai le plus envie, c'est d'écrire calmement, assis bourgeoisement devant une table s'il le faut, en prenant tout mon temps, des choses énormes.

● Ce sont les femmes qui ont brisé la grève. Ce n'est pas tant face aux flics, dans les rangs des piquets de grève, que les grévistes font preuve de courage, mais chez eux, en présence de leur femme et, plus encore, en eux-mêmes où se livre le vrai combat : celui qui les oppose aux sournoises attaques de leurs épouses qui minent leur conscience.

Plus que jamais les célibataires et les hommes mariés restés libres doivent faire montre de vigilance. Le peuple a besoin qu'ils demeurent seuls afin de conserver en eux cette exigence de l'amour sans laquelle il n'est pas de détermination véritablement soutenue.

● La Révolution remet notre amour à vif. Il y aurait une incroyable lâcheté de ma part à me refuser à constater qu'Adrienne ne partage pas ma foi révolutionnaire. Comment vivre un amour qui reposerait sur la trahison de celui qui embrasse tous les hommes ? C'est au niveau du cœur, dans le cours de sa vie privée, encore plus que dans la rue qu'il

importe de faire la révolution. Dans l'étroite dépendance de l'insurrection la perte d'un amour pèse plus qu'un pavé.

● Il m'apparaît que je ne parviendrai à payer ma joie de voir Adrienne sauvée que si j'y mets le prix de mon amour pour elle. Je le vois bien : je ne parviendrai à briser l'écran qui l'isole de la vie qu'en la quittant malgré la douleur que cela me procurera. Sans pourtant se l'avouer elle le sait et l'attend d'ailleurs de moi. Comment continuer de prétendre que je l'aime si, pour elle, je ne suis pas prêt à faire le sacrifice de mon amour ? Au reste, ce faisant, cet amour je sais déjà qu'en agissant de la sorte, je le sauverai.

● Je m'arrête devant le 34 de l'Avenue de l'Observatoire, devant la maison où Cavallès fut capturé par les Allemands. Il y a là des marronniers aux feuilles épaisses, ceux de l'été, qui vous prennent un peu de cet air qui, alors, fait défaut. Il y a là, une statue de femme nue qui perd un voile, des plaques de marbre en guise de tableaux. Après tant de jours occupés par la révolte, je retrouve quelque chose de « mes » amours anciennes et l'écris sur un paquet de Gitanes. Depuis longtemps déjà, j'écrivais dans la rue. La Révolution de mai 1968 m'a rattrapé et, ce faisant, donné force de loi poétique à ma méthode de travail. Elle m'a même dépassé puisqu'aujourd'hui, on écrit sur les murs.

● Ce serait commettre une grave erreur si, sous prétexte que l'on participe à la Révolution, emporté par la haine, on venait à en oublier l'amour. A la faveur de ces événements il importe, au contraire, de lui rendre toute sa place. L'amour n'est pas la voie moyenne de la Révolution, mais sa voie royale. Dans cette période troublée il n'est pas inutile de préciser que le parti de l'amour est aussi celui de la raison.

Tout à coup, dans le but d'aller chercher des documents Rive droite, en traversant les Jardins du Carrousel, avec satisfaction, je prends conscience que la nature existe. C'est tout dire : je m'aperçois qu'on vient de faire les foins sur les pelouses ! Cela sent l'été et, autour des Maillol qui me font penser au corps d'Adrienne (et, par là, m'aident à la désirer à nouveau), il y a des oiseaux qui picorent. Dans le ciel d'un coucher de soleil bien calme, un peu trop même, des martinets s'égosillent. En dépit de l'émeute, la Seine est plate et, de tous les reflets dont elle est capable, répond parfaitement.

Nous vous signalons par un papillon jaune que
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois

réabonnez-vous aussitôt !

« Les jours passent et les semaines... »

Il s'agit là d'une indication scénique donnée par le dramaturge Arnold Wesker pour une pièce qui sera créée en octobre au théâtre Montparnasse-Gaston Baty.

Cette pièce rompt avec le style habituel de son auteur et fut un « insuccès » en Angleterre, en Amérique, en Belgique et ailleurs. Et le mérite est grand pour Claude Régy d'avoir voulu la monter pour un public parisien.

Un insuccès. Et pourtant tous les comédiens qui l'ont lue ont pressenti l'importance, ont éprouvé la qualité, la valeur poétique de cette pièce à deux personnages. La fascination de ces deux rôles a été grande. Wesker a brusquement été reconnu de ceux qui l'ignoraient pour l'homme de théâtre anglais qui savait le mieux écrire pour le théâtre et pour les gens de théâtre.

Cette pièce est dédiée à Cuba, à Castro. L'auteur l'a mise en scène lui-même à Cuba. Il y est attaché comme à ses idées sociales et même politiques. Si justement cette pièce est telle qu'elle nous émeut quand nous savons l'entendre c'est parce qu'elle est la chair de l'auteur. Les QUATRE SAISONS sont le cœur mis à nu de ce poète anglais.

De quoi s'agit-il ?

1. Pierre Roudy a été le propagandiste du dramaturge anglais Arnold Wesker : il est l'adaptateur de « Racines », le coadaptateur des « Quatre Saisons ».

De l'histoire d'un amour : Deux êtres meurtris par la vie tentent de reconstruire un autre amour. Mais leur passé est lourd ; il pèse sur leurs aspirations, sur leur volonté de retrouver une innocence qui est la condition de leur bonheur. Et l'auteur nous fait entendre à travers une banalité quotidienne la tragédie du temps qui passe, la tragédie d'un temps individuel.

Les deux pièces de lui que nous connaissons en France : « RACINES » et « LA CUISINE » étaient des pièces bouleversantes fondées sur les expériences de l'auteur dans des milieux divers : le milieu rural, le monde souterrain des grands restaurants. Il dénonçait l'exploitation des ouvriers agricoles, l'exploitation des serveurs, des cuisiniers. Puis, brusquement, l'auteur s'est regardé vivre : il a conté sa propre histoire, ses propres déchirements : « Tous les malheurs du monde ne pourront pas m'empêcher de parler de mes propres souffrances... » C'est pour cela que beaucoup n'ont pas compris LES QUATRE SAISONS. Il arrive qu'un homme parle de lui-même pour lui-même, simplement pour y voir clair en lui, pour se débarrasser de cette épine dans son cœur que le hasard a pu planter.

Jamais sans doute les sensibilités de Claude Rich et de Nicole Courcel n'auront été mises à l'épreuve d'une pièce aussi difficile.

J'ai vu Wesker hésiter devant tel ou tel interprète, en refuser des grands, des célèbres. Non, ce n'était pas ça, ça ne pouvait pas être ça. Nos relations en devenaient tendues. Mais nous avançons quand même et nous avancerons jusqu'au soir où en octobre prochain, ce sera finalement la délivrance, la poésie au théâtre. Elle ne sera pas dans les mots qui seront par choix maladroits, inhabiles, qui ne réussiront pas à cerner la chose à dire afin que le moindre geste soit chargé d'une poésie des silences : la poésie d'une caresse ou d'un regard.

notes et informations

● « Les poèmes de l'année, 1968 » (Seghers). La théorie aujourd'hui a cette force des lois que nul n'est censé ignorer. Aussi se trouvera-t-il sans doute fort peu de lecteurs attentifs au poème qui s'élabore pour goûter ce choix que ne marque aucun des a priori de cette esthétique-idéologie dont nous sommes à profusion pourvus. J'aime bien les mélanges et même le fouillis. Cette « anthologie indispensable où se trouvent exceptionnellement rassemblées les consécrationes et les promesses » convient à mon laisser-aller. Mais où donc ranger Armand Lanoux : « consécration » ou « promesse » ?

● « Le quotidien du peuple » (Pékin, le 25 octobre 1967). Extrait d'un article consacré aux « activités contre-révolutionnaires » de la « clique dirigeante révisionniste soviétique » sur le terrain de la littérature et de l'art : « ...dans les dernières décennies, une âpre lutte de classes s'est déroulée dans les cercles artistiques et littéraires soviétiques. Durant la dictature du prolétariat, dans le passé, la bourgeoisie, qui avait été renversée, n'avait jamais cessé de se servir des œuvres littéraires afin de développer une activité contre-révolutionnaire tendant à détruire la dictature du prolétariat et le système socialiste et à reconquérir le paradis perdu. Après avoir usurpé le pouvoir, la clique révisionniste de Krouchtchev a donné le feu vert à de nombreuses œuvres empoisonnées qui discréditent la dictature du prolétariat et le système socialiste, dans le but de conditionner l'opinion publique en vue d'une restauration générale du capitalisme... La clique dirigeante soviétique en est arrivée au point d'annuler la condamnation infligée à de fameuses momies littéraires que le peuple soviétique avait rejetées depuis longtemps... ». Voilà. Toujours sans commentaires.

● « Grand dictionnaire de fréquence de la langue russe » (Un) est en préparation au laboratoire de sémiotique de l'Institut de mathématique et de cybernétique de l'Université de Gorki avec la participation de chercheurs de Léninegrad. Ce dictionnaire, le premier du genre publié en URSS, embrassera un million de mots dans des textes

divers, de style et de genre différents. Des calculatrices électroniques permettront de déterminer la fréquence d'emploi des mots dans les textes envisagés, d'établir la valeur de chaque signe dans la langue et quel poste il occupe dans le discours.

● **Alain Grandbois**, un « poète d'aujourd'hui » chez Seghers. Un des plus authentiques poètes canadiens de langue française.

● **Jean Chatard** : « Monde mouillé » (Traces). Ce recueil, moins de mots en fuite, moins de fuite dans les mots, me paraît constituer un mieux net par rapport au précédent.

— **Paul Quéinnec** : **Le poème du pays qui a faim** (Traces). Une voix violente et juste dont il nous paraît impossible que l'on ne reparle pas.

● **Les biennales internationales de Knokke-le-zoute**. La huitième biennale internationale de poésie de Knokke-le-zoute s'est tenue cette année du 5 au 9 septembre. Particulièrement dénuée d'intérêt, insipide, cette Biennale connut un petit instant de tension, ce fut lorsqu'un groupe de « contestataires » vint lire et diffuser un tract, rédigé en flamand, où il était, entre autres choses, dit :

« La Biennale est un événement de caste... elle n'est qu'une parlotte de littérateurs arrivés, sélectionnés, et de « poètes au talent »... Le fait que des autorités officielles politiques comme le Gouvernement belge, des ministres, des gouverneurs, des maires, patronnent et surveillent cette manifestation n'est pas seulement un bel exemple d'hypocrisie, mais également une menace directe contre la liberté de parole et la liberté d'expression que les organisateurs sont censés défendre.

...La Biennale est typiquement l'expression d'une culture bourgeoise, un concile poétique avec pour dieux des cadavres immortels et pour grand-prêtres des anachronismes vivants, un solde de la culture avec des intellectuels bourgeois pour commis, des littérateurs aisés casino-minded pour marchandises et de la poésie en plaquette pour mesure...

Le cadre « sélect » de ce show illustre de frappante façon la mentalité embourgeoisée des poètes présents... »

J'étais là.

H. D.

recueils publiés par « action poétique » :

« Cet oblique rayon », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 20 F.

« Un poète dans la ville », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 3 F.

« On n'en finit jamais », poèmes de Pierre Guéry, illustrations d'Odile Savajols-Carle : 10 F.

« For intérieur », poèmes d'Henri Deluy, couverture de Michel Raffaelli : 5 F.

« L'amour privé », poèmes d'Henri Deluy : 5 F.

Titres disponibles dans la collection « Alluvions » :

Gérard Cléry : Poèmes pour rejoindre
Yves Broussard : Du jour au lendemain
Franck Venaille : Journal de bord
Pierre Guidi : Stricte vérité
Jean Todrani : Quatorze poèmes en 1 acte
Gérald Neveu : Les 7 commandements
Jean-Jacques Viton : Au bord des yeux
Marcel Migozzi : Le fond des jours
Luc Boltanski : Poèmes
Belghanem : Alleurs
André Libérati : Le cœur secret
Galil : Le maître-mur
Michel Flayeux : Fenêtres ouvertes
André Portal : On peut vivre
Denise Miège : Gestualre

Chaque volume : 2,50 F — 10 volumes : 20,00 F

A NOS LECTEURS

Pour tout achat groupé de 5 volumes des Editions P.J. Oswald vous pouvez choisir un sixième gratuit d'une valeur égale à la moyenne des 5.

action poétique n° disponibles :

34. — **Poèmes** : I. Buttina, J. Pere Cerda, H. Kréa, G. Neveu. **Chroniques** : Les intellectuels d'Oc, E. Pound.
19. — **QUATRE POETES DE LA R.D.A.** et Evtouchenko, Pachtchenko, Jean Malrieu, Henri Poncet...
25. — **POESIE MODERNE JAPONAISE** et Trakl, Hermlin, Gonçalves, Ch. Dobzynski, B. Vargaftig, P. Bamboté...
26. — **INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE** (Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin)...
27. — **POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT** et Tzara, Lowenfels, Volker Braun, Paul Chamberland...
- 28-29. — **CREVEL** (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui ?) et Manuel del Cabral, Georg Heym...
30. — **NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A.**, et Sten, Malrieu, Zili, Venaille...
31. — **UMBERTO SABA** (traductions et étude de Georges Mounin) et Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar...
- 32.33. — **VLADIMIR HOLAN** et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre...
34. — **OU EN EST LE ROMAN ?** par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas...
35. — **POEMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHLEBNIKOV** et J. Rousselot, C.M. Cluny...
36. — **LA 1^{re} POESIE LYRIQUE JAPONAISE** et A. Liehm (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques)...
37. — **MAI 1968 : L'UNION DES ECRIVAINS, POURQUOI ?** documents, prises de position et un débat...

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n° : 3,90 F — numéro double : 6,30 F

Quatre n° au choix : 14 F (France) — 16 F (Etranger)

action poétique

bulletin d'abonnement
ou de réabonnement (1)

Nom :

Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne ou me réabonne pour _____ an (s) à la
revue **Action Poétique**, à partir du numéro

— **TARIF** : 1 an (4 n^{os}), France : 14 F - Etranger : 16 F
2 ans (8 n^{os}), France : 28 F - Etranger : 32 F
Soutien : (4 n^{os}) : 50 F - (8 n^{os}) : 100 F

— Je désire également recevoir : (2)

- 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Allu-
vions » pour la somme de 20 F.
- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par
Action Poétique :

- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles
de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par (2) :
chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque
bancaire :

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V ROUEN

A

le

Signature :

P.S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part
un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin
d'abonnement, aux personnes dont les noms et
adresses suivent :

1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accom-
pagné de votre versement

2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



P. J. OSWALD

EXTRAITS DU CATALOGUE :

Collection « L'aube dissout les monstres » :

R. MALLAT : POEMES DE LA MORT JUIVE	12,00 F
GERALD NEVEU : FOURNAISE OBSCURE	15,00 F
N. TIDAFI : LE TOUJOURS DE LA PATRIE	10,50 F
OLIVEN STEN : LE SENTIMENT LATERAL	9,00 F
M. DESTOT : QUE NOTRE REGNE ARRIVE	9,75 F
HENRI KREA : THEATRE ALGERIEN	10,50 F

Collection « J'exige la parole » :

GUY DE BOSSCHERE : A L'EST DE DIEU	12,00 F
G. COUSIN - J. PERRET : NOMMER LA PEUR	12,00 F
RAFAEL ALBERTI : SERMONS ET DEMEURES	9,75 F
PIERRE BAMBOTE : CHANT FUNEBRE	5,70 F
ANNA GREKI : ALGERIE CAPITALE ALGER	10,50 F
HUBERT JUIN : CHANTS PROFONDS	9,75 F

Hors-collection :

JACQUES GAUCHERON : LITURGIE DE LA FETE	9,60 F
ANDRE VERDET : VERS UNE REPUBLIQUE DU SOLEIL	6,00 F
J.-L. STEINMETZ : LE CLAIR ET LE LOINTAIN	15,90 F
HENRY CLAIR : A MAIN ARMEE	7,50 F
Poème au Combattant Vietcong	
PIERRE FORAY : VISAGE DU SENS	13,20 F
DENISE BORIAS : L'AMANDIER	9,60 F
JEAN TODRANI : CANO	9,90 F
MAURICE BRUZEAU : L'ETERNEL ETE	10,50 F
ASSANE Y. DIALLO : LEYD'AM	5,10 F
FRANÇOIS LUXEREAU : MILIEU DU GUE suivi de POEMES POUR LE VIETNAM	7,50 F
PIERRE FERRAN : LE THUIT-SIMER	5,70 F
Monographie poétique d'un petit village de l'Eure.	
YVES BROUSSARD : COMMUNE MESURE	6,00 F
FRANÇOIS-NOEL SIMONEAU : CILICES	6,00 F
Avec cinq sculptures de Gérard Martinand.	

H. LABRUSSE : L'OISEAU LE FEURRE L'ARME	7,50 F
Dessins de Gilioli et Stempfel.	
MAURICE CURY : ROYAUME	9,00 F
F. RAHNEMA : CHANT DE DELIVRANCE	9,60 F
Dessins de Bahman Farman.	
H. AMBERT : HEUREUX QUI COMME ULYSSE...	7,20 F
THEODULE ABEL AUGIS : CHOIX DE POEMES	16,50 F
J.-P. VEDRINES : CAPITALE INTERDITE	10,50 F
ANDREE APPERCELLE : AU CRU DES MOTS	10,50 F
FRANÇOISE CORREZE : D'UN SOLEIL A L'AUTRE	9,60 F
YVES LEMOINE : ESPACE MEDIAN	12,00 F

collection «action poétique»

les plus affirmés des poètes nouveaux.

Bernard Vargaftig | **Chez moi partout**
 « Je cherche un éditeur pour ce poète ». Louis Aragon.

Andrée Barret | **Jugement par le feu**
 « Un petit livre bouleversant, dans un langage constamment maîtrisé et constamment convaincant ». René Lacôte.

Franck Venaille | **Papiers d'identité**
 « Une poésie discursive, émouvante et belle ». R. Lacôte.

Michel Enaudeau | **Le jeune homme
interpellé**
 « Le beau livre de Michel Enaudeau ». Pierre Morhange.

Guy Bellay | **Bain public II**

Bibliophiles ! Pour chacun de ces titres, il existe un tirage de tête, sur Chiffon de Lana, limité à 20 ex. Chaque ex. : 30 F. Abonnement à 5 ex. : 130 F, à 10 ex. : 250 F.

Le volume : 6,00 F
 Abonnement à 5 titres : 25,00 F
 Abonnement à 10 titres : 45,00 F



Collection "théâtre africain"

Une collection nouvelle : un théâtre nouveau



1. **Cheik A. Ndao**
L'exil d'Albourl
suivi de **La décision**
« Un partisan »
Bakary Traoré (Préface) 136 p. 12 F
2. **Daniel Boukman**
Chants pour hâter la mort
du temps des Orphée
« Un bel Orphée nègre »
La Quinzaine Littéraire 128 p. 12 F
3. **Charles Nokan**
Les Malheurs de Tchakô
Par l'auteur de
« Le Soleil Noir Point » 100 p. 9 F
4. **Ola Balogun**
Shango suivi de
Le roi-éléphant
Première œuvre d'un
auteur nigérian. 96 p. 9 F
5. **Gérard Chenet**
El Hadj Omar
Un nouveau dramaturge haïtien
Préface de Jean-F. Brière. 136 p. 12 F
6. **Auguste Macouba**
Eïa ! Man-maille là !
(Décembre 1959 à la Martinique)
Préface de René Depestre. 144 p. 9 F



AUGUSTE MACOUBA

Eïa ! Man-maille là !



les trois jours d'insurrection populaire de décembre 1959 à la Martinique : un scénario en tous points semblable à Mai 1968 en France, dans un langage admirable.

Préface de René Depestre.

144 p. 9 F.

Collection "théâtre africain"

PIERRE MATHIAS

Fables du Lion Chansons du Rat



Couverture de JEAN EFFEL

Les fables et chansons
du "Canard Enchaîné"
et du "Monde" : de plus en plus
actuelles.

12 F.



"la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

15 F.	1 Dix-sept poètes de la R. D. A. Anthologie bilingue : Pour la première fois, la nouvelle génération des poètes est-allemands : Bobrowski, Biermann, Braun, etc. 192 p.
12 F.	2 Vladimir Holan : Douleur Traduit et présenté par Dominique Grandmont. Le plus grand poète tchèque vivant enfin traduit en France : une œuvre de portée universelle. Avec quatre hors-texte. 128 p.
18 F.	3 Vélimir Khlebnikov Choix de poèmes Traduit du russe et présenté par Luda Schnitzer. Edition bilingue. Un des plus grands poètes soviétiques que l'on redécouvre aujourd'hui. Publié à l'occasion du 50 ^e anniversaire de la Révolution russe. Avec huit hors-texte. 248 p.
15 F. Sous presse.	4 Laco Novomesky Villa Tereza et autres poèmes « Le plus grand poète de cette langue minoritaire (le slovaque)... » (Aragon - Les Lettres Françaises). Traduit et présenté par H. Deluy, Jozef Felix, F. Kérel et Antonin Liehm.
18 F. A paraître.	5 Poètes du peuple Anthologie des poètes populaires chinois contemporains, traduite et présentée par Michèle Loi.
Ch. vol. ft 13x18, Cv. pelliculée, illust-photo, imp. 3 couleurs	
On peut commander ces titres aux Editions P.J. Oswald, 14 - Honfleur (C.C.P. Rouen 2201-05 V) soit à l'unité, soit pour 60 F. au lieu de 78 F. les cinq premiers volumes.	



les poètes contemporains en poche

1|2 Pierre Mbrhange
Le sentiment lui-même
Précédé d'une étude
par Valentin Nikiprowetzky.
Prix René Laporte, 1967.
Couverture Goya. 216 p.

6 Ridha Zili
Ifrikya ma pensée
Précédé d'une étude
par René R. Khawam.
Un grand poète du Maghreb.
Couverture P. Olivier. 128 p.

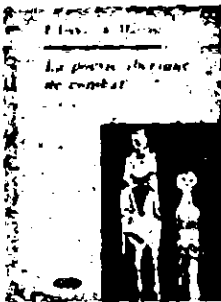
3 Oliven Sten
**L'enterreur
et autres poèmes**
Couverture C. Boltanski. 160 p.

7|8 Jean Malrieu
Le nom secret
Précédé d'une étude
par Georges Mounin.
Prix Apollinaire, prix Artaud :
un de nos plus grands poètes.
Couverture G. Eppelé. 208 p.

4|5 F. Lopez - R. Marrast
**Anthologie de la poésie
ibérique de combat**
Couverture José Ortega. 196 p.

Sous presse :

9|10 Mario de Andrade
**La poésie africaine
d'expression portugaise**
Anthologie.



A paraître :

11 Tchicaya U Tam'Si
L'arc musical
Le nouveau recueil du Grand
Prix de Poésie du Festival
Mondial des Arts Nègres
(Dakar 1966).
Précédé d'une étude
par Claire Césaire.

Abonnement :

6 titres : 25 F. - 12 titres : 50 F.

Pour vous abonner il suffit
de nous envoyer vos nom et
adresse accompagnés de la
somme correspondante ; de
même pour tout achat à
l'unité :

P.J. OSWALD, 14 - Honfleur
C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

■ N° 3 et 6 : 3,50 F.

Tous les autres n° : 5 F.

A partir du n° 7/8 tous nos
titres seront vendus au prix
uniforme de 5 F., quel que
soit le nombre de pages, sans
modification du prix de l'a-
bonnement.

CASA DE LAS AMÉRICAS

REVISTA BIMESTRAL

Colaboraciones de los mejores escritores latino-americanos, y estudios de nuestras realidades.

DIRECTOR : ROBERTO FERNANDEZ RETAMAR

Suscripción anual, en el extranjero :

Correo ordinario : tres dólares canadienses

Por vía aérea : ocho Dólares canadienses

Casa de las Américas, Tercera y G, El Vedado
La Habana, Cuba.

Le Carte Segrete

rivista trimestrale di lettere e arti

Direttore : Domenico Javarone

Vice-Direttore : Gianni Toti

Serafini Editore

Via di Ripetta 67

Roma, Italia

**voir les notes critiques
de notre numéro 36.**

Sport, culture et répression

Michèle Firik

Sport, culture et répression

Herbert Marcuse, Théorie des pulsions et répression

Pierre Lagullaumie, Eléments pour une critique fondamentale du sport

Jean-Marie Brohm, La civilisation du corps : sublimation et désublimation

François Gantheret, Psychanalyse institutionnelle de l'éducation physique et des sports

Ginette Bertrand, Education sportive et sport éducatif

André Redna, Sport et agressivité

Michel Bernard, Politiques du pouvoir gaulliste

Martial Barèges, La signification du loisir physique dans la « civilisation du loisir »

Michel Bhussy, Une politique ouvrière

Projets de thèses de l'Internationale Communiste

Pierre Vidal-Naquet, De mai à août et de Paris à Prague

Fanny Vallon, A l'atelier populaire

Au Mexique aussi

Communiqués

le numéro 8,70 F.

dernier numéro paru :

OUVRIERS ETUDIANTS, UN SEUL COMBAT

260 p., 100 photos, 8,70 F

Editions François Maspero

1, place Paul-Painlevé, Paris 5°

C.C.P. 6 556-60 Paris

L'Herne

CAHIERS

Pages, essais, documents, témoignages

n. 3	Louis-Ferdinand Céline / I	36 F
n. 4	Jorge-Luis Borges	29 F
n. 5	Louis-Ferdinand Céline / II	26 F
n. 6	Ezra Pound / I	34 F
n. 7	Ezra Pound / II	36 F
n. 8	Henri Michaux	43 F

Série « L'Écriture des vivants » / Textes inédits

n. 9	Etats-Unis : William Burroughs, Claude Pélieu, Bob Kaufman	36 F
n. 10	Le grand jeu	

COLLECTION DE L'HERNE

Domingo Sarmiento : Facundo	18 F
Elle Faure : Napoléon	23 F
Anaïs Nin : La Maison de l'Inceste	15 F
Ezra Pound : Les Cantos Pisans	30 F
Ezra Pound : A.B.C. de la lecture	32 F
Ezra Pound : Comment lire	13 F

COLLECTION THEORIE ET STRATEGIE

André Glucksmann : Le Discours de la Guerre	29 F
Trotsky : Ecrits militaires, 1 vol. paru	63 F

COLLECTION ESSAIS ET PHILOSOPHIE

Jean-Michel Palmier : Les écrits politiques de Heidegger	29 F
---	------

L'Herne : Rédaction : 41, rue de Verneuil, Paris-7^e Lit. 39-22.
Diffusion : Minard, 73, rue du Cardinal-Lemoine, Paris-5^e.



e.e. cummings
cinquante-huit
poèmes

allen
ginsberg
kaddish

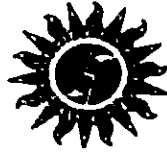
romain
weingarten
poèmes



CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

3

Le soleil noir



Jean-Pierre Duprey
Derrière son double
Préface d'André Breton
Illustrations de
Jacques Herold et Max Ernst

1 volume : 12 F
Série club avec une
eau-forte de Camacho :
30 F

Jean-Pierre Duprey
La fin et la manière
Préface d'Alain Jouffroy
Illustrations de Matta

1 volume : 12 F
Série club avec une
eau-forte de J.-J. Label :
30 F

Robert Lebel
La double vue
Illustrations de Giacometti
et Marcel Duchamp

1 volume : 12 F
Série club avec une
eau-forte de Ferro :
30 F

Joyce Mansour
Carré blanc
Illustrations de
Pierre Alechinsky

1 volume : 12 F
Série club avec une
eau-forte de
Joyce Mansour : 30 F

Charles Estienne
O et M
Roman illustré par
Lapicque

1 volume : 18 F

Alain Jouffroy
Aube à l'antipode
Dessins de René Magritte

1 volume : 18 F
Série club avec
7 cartes postales
de Magritte : 30 F

Jean-Clarence Lambert
Code
Illustrations de Vasarely

1 volume : 12 F
Série club avec une
eau-forte de Vasarely :
90 F

Collection de littérature et d'art, dirigée par François Di Dio
Diffusion : L'INTER 118, rue de Vaugirard, Paris 6^e

La Quinzaine

Picasso
de son **Evtouchenko**
Kerenski
— **Saul Bellow**

André Breton
Méduse à vingt ans. Les Étrangers
et la politique. La démission
de Breton : **Paul Éluard**

La Quinzaine
Lalot
- **gray**

La Quinzaine

La Quinzaine
de son **Aron**
Essai sur l'Égypte antique et moderne

La Quinzaine
Lettres inédites de Pavese
Pour ou contre **Lacan**
Le Quinzième des autres
Démocratie et Liberté
Lettres de **Byron**

La Quinzaine
Bo
et
C

van Gogh
Bosch
nu

Michaux
Censure
De son **Bendalire ?**
L'Étranger et la Liberté
Le Cœur de **Mao**

La Quinzaine

littéraire

La Quinzaine
André Vian
et les jeunes
Arp et Dada
Qui a tué Kennedy ?
Les lettres politiques de son
époque. **George Orwell** :
Lettres de **Staline**, **Hitler**

Le 1^{er} et le 15
de chaque mois
Tout sur
tous les livres

La Quinzaine
Lukacs
s'explique
de son **L.S.D.**
Lettres de son
Lettres pour café

La Quinzaine

La Quinzaine
Sartre

La Quinzaine
Lac
à Po

chorus

(rédacteur en chef Franck Venaille)

JEAN-LUC GODARD — ROY LICHTENSTEIN —
défendre la vie (violence, contestation et discussions
comprises) — **ROGER VAILLAND — GEORGES**
MOUNIN — l'opéra de la vie quotidienne (pour la
première fois peintres et poètes mêlés) — **CLAUDE**
NOUGARO — PETER KLASSEN — les poètes du
réalisme et de la sensibilité — **LUCIEN BECKER —**
PIERRE MORHANGE — les peintres de la nouvelle
figuration — (le pop'art et ses dépassements) —
CLAUDE DELMAS — PIERRE DELLA FAILLE —
contre la beauté figée — **VASARELY — STOCKAU-**
SEN — HELION — cinéma nouveau, free jazz.

N° 1 : (octobre) sensibilité 68

N° 2 : "spécial" Roger Vailland

**N° 3 : "américana-américana" : les États-Unis
d'Amérique après le Viet-Nam**

N° 4 : éloge et réhabilitation du pessimisme

N° 5 : Fernand Léger et la jeune figuration

LE NUMERO : 5 F. — ABONNEMENT QUATRE NUME-
ROS : 16 F. — C.C.P. : Jean-Pierre Le Boul'ch 24 864 78
Paris. — TOUTE CORRESPONDANCE : chorus, 57 bis,
avenue La Motte-Picquet, Paris 15°. — BIBLIOPHILES —
AMATEURS D'ESTAMPES — Chaque numéro de chorus
comporte un tirage à part de soixante exemplaires (dont
dix hors commerce) sur Velin cuve B.F.K. Rives 180 gr.
— Les cinquante exemplaires, numérotés de 1 à 50, signés
par les poètes figurant au sommaire et comportant une
estampe originale signée et numérotée par l'artiste parti-
cipant au numéro sont vendus 60 F. — **ABONNEMENT**
A QUATRE NUMEROS : 180 F.

DÉCHIFFRER LE LANGAGE DE LA RÉALITÉ QUOTIDIENNE



série "théâtre en france"

andré benedetto

napalm

Sur le problème vietnamien, la pièce la plus violente qui ait été écrite et jouée en France (à Avignon).

« Le vrai théâtre politique » (Réforme).

« Une pièce "dangereuse" »
(Le Nouvel Observateur).

1 vol. sous couverture 3 couleurs, pelliculée, 176 p. 12 F.

Le dos de notre couverture reproduit un tract diffusé à Bratislava le « deuxième jour de l'occupation perfide de la Tchécoslovaquie », par la rédaction du mensuel littéraire « Slovenské Pohl'ady » (Regard slovaque) publié par l'Union des écrivains slovaques. Cette déclaration dit notamment :

**« HONTE A L'AGRESSEUR !
RENTREZ CHEZ VOUS !...**

Cette nation, ce peuple, jamais ne fourniront de collaborateurs !

Les gens qui ont accueilli vos pères, en 1945, avec des fleurs, ne vous donneront même pas un verre d'eau.

**....
LÉS AGRESSEURS PASSENT,
LA NATION DEMEURE !**

Vyhlásenie redakcie Slovenských pohľadov

Ešte sa u nás ani poriadne neohrialo slovo **PROGRES** a už nás žeravá, ničiva oceľ učí skloňovať slovo **AGRESIA**. Československo okupovali tí, čo nás učili azbukou písať: **ПОЗОР АГРЕССОРАМ!** Voláme teda —

hanba agresorom!
CHOĎTE DOMOV!

Zle ste narežirovali túto kainovskú zradu! V tomto národe, v tomto ľude, **NIKDY NENÁJDETE KOLABORANTOVI** Ľudia, čo v štyridsiatompíatom víтали Vašich otcov s kvetmi, nepodajú Vám teraz ani pohár vody! Deň za dňom budete bezradnejší, deň za dňom bude padať na Vaše hlavy väčšia potupa!

Agresori sú dočasní – Národ je večný!

Dané v Bratislave roku 1968, v druhý deň vierolomnej okupácie Československa.

REDAKCIA SLOVENSKÝCH POHĽADOV

